

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : LITTERATURE GENERALE
ET COMPAREE

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par: Arslane Alaeddine BENSEDDIK

Intitulé

**Discours autour du personnage Ibn Rochd dans
Le médecin de Cordoue d'Herbert Le Porrier et
La Confrérie des Éveillés de Jacques Attali**

Soutenu devant le jury composé de:

ZAGHBA Lynda

Université de M'sila

Président

AMROUCHE Fouzia

Université de M'sila

Rapporteur

MOUNES Faycal

Université de M'sila

Examineur

Année universitaire : 2017/2018

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : LITTERATURE GENERALE
ET COMPAREE

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par: Arslane Alaeddine BENSEDDIK

Intitulé

**Discours autour du personnage Ibn Rochd dans
Le médecin de Cordoue d'Herbert Le Porrier et
La Confrérie des Éveillés de Jacques Attali**

Année universitaire : 2017/2018

Remerciements

À tous ceux qui ont sciemment ou non édifié mon être...

« Le travail de recherche doit être pris dans le désir. Si cette prise ne s'accomplit pas, le travail est morose, fonctionnel, aliéné, mû par la seule nécessité de passer un examen, d'obtenir un diplôme, d'assurer une promotion de carrière... »¹

Roland Barthes

¹ Marta Cichočka, *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.7

Introduction

De grands hommes ont marqué l'Histoire en imprégnant fortement leurs époques. Ainsi ils transcendent leur condition mortelle pour devenir une inspiration à la postérité. Passant de l'être matériel à l'être immatériel, ils reprennent vie et forme dans l'espace littéraire où se mêlent Histoire et fiction.

Le romancier qui réanime le personnage historique, s'octroie le droit de s'exprimer à sa place, de le doter d'un comportement qui lui sied, de le mouvoir dans l'imaginaire. Cependant ce genre de personnage n'est pas un bien privé exclusif, ceci s'illustre dans celui que nous avons choisi : Ibn Rochd ou Averroès. Ce monument de l'Histoire a été repris aussi bien en littérature orientale qu'occidentale : Jorge Luis Borges dans *L'aleph* au chapitre *La quête d'Averroès* ou encore Salman Rushdie dans son roman *Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits* au chapitre *Les enfants d'Ibn Rushd*. Pour ceux qui nous paraissent les plus intéressants à l'étude comparative : *Le médecin de Cordoue* de Herbert Le Porrier et *La confrérie des éveillés* de Jacques Attali, et qui contrairement aux deux précédents (traductions respectives de l'espagnol et de l'anglais) ont été écrits en langue française, le personnage Ibn Rochd prend plus de place dans les deux romans même s'il y est secondaire, il y est aussi scrupuleusement décrit et son impact est considérable, et sur le personnage principal Moshé Ben Maymoun de Porrier et dans l'intrigue d'Attali. Ce dernier cite dans sa bibliographie : « *Nombre de livres, essais ou fictions, ont été inspirés par cette période. Parmi les romans, Le Médecin de Cordoue, de Herbert Le Porrier, paru au Seuil en 1974 [...]* »² et donc explicite un rapport de filiation, une production intertextuelle comme soutenu par Gérard Gengembre : « *L'intertexte dépasse largement la notion de source, établissant un rapport de filiation entre les œuvres, favorisé historiquement par le dogme de l'imitation. L'intertexte n'est pas une reproduction mais une production, puisque, nouveau matériau, le texte premier est transformé et qu'il devient l'un des signifiants du texte second qu'il incorpore.* »³.

A cela s'ajoute le statut particulier qu'occupe Ibn Rochd dans l'Histoire en tant que musulman Cordouan, c'est-à-dire le pont reliant la civilisation musulmane à la civilisation occidentale. Sans omettre le fait qu'à la différence de la seconde la première n'est pas déterminée par un espace géographique. C'est en cela que réside notre motivation première.

² Jacques Attali, *La confrérie des éveillés*, Fayard, Paris, 2004, p.311

³ Gérard Gengembre, *Les grands courants de la critique littéraire*, Seuil, Paris, 1996, p.48



Ceci étant établi, nous essaierons de savoir à quel degré et de quelle façon le discours tenu par et sur Ibn Rochd porte-t-il l'idéologie de l'auteur, comme le rapporte Gérard Gengembre : « *L'inscription du texte social dans le texte romanesque [...] ne se lit [...] pas dans les énoncés explicitement idéologiques [...], mais par leur inclusion dans le récit selon un mode d'insertion qui en opère la transformation* »⁴ et surtout à quel fin a-t-on usé de cette icône de la pensée sachant que l'écriture est avant tout un moyen de communication. D'ailleurs Marc Angenot⁵ considère qu'il faut que tous les chercheurs dans les sciences de l'homme soient sensibles à la particularité et à la matérialité du fait discours et que beaucoup traversent les échanges de parole ou les pages écrites sur lesquelles ils travaillent pour y trouver avant tout des informations, des données sur le monde empirique, sur le monde dont ça parle, sans bien percevoir que le texte examiné est tissu de mots, d'expressions, de manières de dire, de jargons et de styles, de stratégies pour convaincre et pour narrer qui ne vont pas de soi, qui ne sont aucunement universels ni naturels, qui sont propres à l'institution, à la culture, à l'identité sociale ou socio-sexuelle dont le locuteur ou le scripteur sont à un moment donné les porte-parole.

Face à ces interrogations soulevées par l'état de fait que « *l'intérêt qu'il y a à analyser les discours est une évidence dans la vie intellectuelle de cette fin de siècle, mais une évidence qui prête à tous les éclectismes flous – 'discours' pouvant au bout du compte désigner à peu près n'importe quoi et tout commentaire, glose et conjecture pouvant se baptiser 'analyse'* »⁶, nous nous sommes retrouvés dans la nécessité de diversifier les approches voir même les disciplines, nous avons dû avoir recours à l'intertextualité à l'analyse textuelle et au dialogisme. Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau⁷ nous expliquent que les corpus de l'analyse du discours se sont diversifiés progressivement, qu'on assiste à un décloisonnement généralisé des recherches. Et que cela tient à l'ouverture d'un dialogue entre les différentes disciplines qui travaillent sur le discours et entre les divers courants d'analyse du discours. Ils admettent qu'on peut néanmoins distinguer quelques grands pôles dont celui qui nous intéresse soit les travaux qui articulent les fonctionnements discursifs sur les conditions de production de connaissances ou sur des positionnements idéologiques.

⁴ Gérard Gengembre, *op.cit.*, p.55

⁵ Marc Angenot, « Interventions critiques, volume I : analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social », in *Discours social, Nouvelle série, Volume VIII*, Montréal, 2002, p.6

⁶ *Ibid*, p.5

⁷ Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Edition du Seuil, Paris, 2002, p.44

Pour aboutir aux résultats, dans un premier chapitre nous allons aborder les éléments entourant les deux romans ; biobibliographie des auteurs, les personnages et les thèmes principaux dans le but d'avoir une vision globale du cadre d'insertion de notre corpus. Dans un second chapitre, nous prélèverons des échantillons textuels contenant les discours des instances narratives ou ceux des personnages sur Ibn Rochd ainsi que les propos tenus par Ibn Rochd lui-même afin d'étudier en détail les fonctions de ce personnage, de ses caractéristiques et de la place qu'il occupe dans la narration. De même et dans un troisième et dernier chapitre nous réinvestirons des extraits en vue de les soumettre à une analyse dialogique et tenter d'en extraire la visée.

Chapitre I

Présentation et
analyse des
deux romans

Ce chapitre sera consacré au survole des deux œuvres afin de connaître le contexte dans lequel évolue le personnage Ibn Rochd.

I.1. Présentation des deux romans

Nous allons faire un tour d'horizon des œuvres concernés par notre étude tout en respectant la typographie des noms propres utilisée par chacun des auteurs.

I.1.1. Résumé des romans

Le Médecin de Cordoue est un roman d'Herbert Le Porrier publié le 1er octobre 1974 aux éditions du Seuil et ayant reçu le Prix des libraires l'année suivante (1975) et traduit en plusieurs langues.

Évocation romancée de la vie de Moïse Maïmonide (Cordoue, 30 mars 1138 - Fostat, 13 décembre 1204), considéré comme le « second Moïse » dans la tradition hébraïque, aussi surnommé "roi des médecins et médecin des rois". Au travers de la vie de ce médecin philosophe juif dans une Andalousie du XII^e siècle dominée par le régime du Califat, l'auteur installe et se protège par une distance historique par rapport à une réalité poignante, celle du conflit qui oppose depuis treize siècles les mondes juif et musulman. Ces deux communautés ont connu dans certains lieux (l'Andalousie en particulier) et à la faveur de califats « éclairés » un tel épanouissement culturel et scientifique qu'on a pu qualifier ces périodes comme celles des « lumières » arabes, plusieurs siècles avant la réception par l'occident des principes d'humanisme qui forgeront la renaissance et le siècle des lumières. En déroulant la vie de Maïmonide dans cette Andalousie du XII^e siècle, puis en Égypte où sa réputation lui ouvre les portes de la charge de médecin particulier de Saladin, le roman nous replonge dans ce passé et fait percevoir ce que l'interaction des cultures peut engendrer de meilleur pour l'épanouissement social, politique et religieux de ces communautés.

La Confrérie des Eveillés est un roman historique de Jacques Attali publié en 2004 aux éditions Fayard.

Avec l'arrivée des Almohades à Cordoue en 1149 prend fin l'âge d'or de la ville. Le retour à un Islam rigoriste voit la persécution des Juifs et des Chrétiens installés depuis des générations dans la ville. Le respecté Eliphar a le temps, avant de mourir torturé pour sa foi israélite, de confier à son jeune neveu Moshe Ben Maymun, féru d'Aristote, le secret pour

accéder au « livre le plus important à avoir jamais été écrit par un être humain ». Il doit pour ce faire retrouver Gérard de Crémone, un traducteur établi à Tolède, en zone chrétienne, et lui présenter un tétradrachme confié par son oncle. Treize ans plus tard, Muhammad Ibn Rushd, un jeune érudit musulman de Cordoue, est convoqué à Fès par Ibn Tufayl, un proche du pouvoir, avec la même mission de retrouver Gérard de Crémone pour obtenir le livre. La quête des deux érudits sera jalonnée de meurtres et de disparitions. Ils seront eux-mêmes à diverses reprises menacés par les Éveillés.

I.1.2. Biobibliographie des auteurs

Les biographies ainsi que les bibliographies sommaires des deux écrivains nous ont interpellés dans la mesure où certains éléments semblent influencer sur leurs écritures et peuvent être exploités ultérieurement.

I.1.2.1. Herbert Le Porrier

Né le 30 mars 1913 en Ukraine (Roumanie), est un écrivain romancier, dramaturge, essayiste et chroniqueur français, lauréat du Prix du roman populiste en 1951 pour *Juliette au passage*, du Prix des libraires en 1975 pour *Le Médecin de Cordoue* et du Prix de la Société des gens de Lettres en 1977 pour *Le Luthier de Crémone* qui est paru le jour de sa mort à Paris la même année. Il immigré en France en 1933 pour y étudier la médecine et obtient son diplôme de docteur en médecine en 1940. Durant la seconde guerre il s'engage dans Les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) en octobre 1942 et exerce la médecine en milieu rural pendant l'Occupation notamment à Longny-au-Perche en Normandie. C'est à cette époque qu'il réalise ses premiers écrits. Il s'installe à Paris en 1945 pour y mener son métier de médecin et son œuvre littéraire. Romancier, dramaturge, essayiste, chroniqueur, critique (notamment aux Lettres françaises), il devient membre du Comité national des écrivains dont il s'éloigne à la suite des événements de Hongrie (L'insurrection de Budapest ou révolution de 1956).

I.1.2.2. Jacques Attali

Économiste, écrivain et haut fonctionnaire français, né le 1er novembre 1943 à Alger (Algérie). Sur ses origine, il déclare dans une interview : « *Je suis né à Alger, de tradition juive, d'un judaïsme sépharade, plus exactement algérien, à la fois du côté de ma mère venant du Portugal au 15e siècle, et du côté de mon père venant de Turquie un peu*

plus tard. »¹. Conseiller d'État, professeur d'économie, conseiller spécial de François Mitterrand de 1981 à 1991, puis le fondateur et premier président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD) en 1991. Il dirige actuellement le groupe « Positive Planet », ONG mondiale de développement d'inclusion économique, sociale et environnementale et le groupe « Attali & Associés », cabinet de conseil en stratégie international. Il a publié plus de 70 essais, biographies et romans. Il est également éditorialiste de l'hebdomadaire L'Express et du Journal des Arts.

I.2. Analyse des deux romans

L'analyse qui suit va permettre d'en savoir davantage sur le personnage Ibn Rochd.

I.2.1. Genre romanesque et structure des récits

Le Médecin de Cordoue est un roman autobiographique où l'écrivain entre dans la peau du personnage historique Moïse l'Espagnol qui, arrivé à la fin de sa vie à l'âge de 65 ans, lance un regard rétrospectif et raconte sa vie en écrivant à son élève le cousin de l'évêque Hugues par fragments succincts.

La Confrérie des Eveillés, roman historique qui se repartit en sept chapitres où le narrateur absent raconte, par le biais d'une intrigue complexe, les destins croisés des deux protagonistes Moshé et Ibn Rushd. Dans une atmosphère de roman policier dans lequel les deux héros en quête d'un objet rare, *Le livre de l'Eternité absolue*, est jalonnée de meurtres, de disparitions énigmatiques et de menaces par une société secrète. Sur ce fond s'échangent de multiples dialogues à résonance philosophiques qui sont pris en charges par les icones historiques de cette ère.

I.2.2. Les personnages

Plusieurs personnages interviennent dans les deux romans, nous commencerons par les définir dans la réalité pour ceux qui nous intéressent puis dans les fictions.

¹ <https://www.egaliteetreconciliation.fr/Interview-de-Jacques-Attali-sans-solde-664.html>, consulté le 24/02/2018

I.2.2.1. Dans la réalité

Avant tout nous prendrons connaissance des deux figures historiques qui ont inspirés nos deux écrivains. Pour ne pas altérer ce que nous rapportent les auteurs qui vont suivre à leurs sujets, nous avons gardé leurs propos tel qu'ils sont.

Averroès

Malek Chebel dans son *Dictionnaire amoureux de l'islam* insert l'entrée suivante :

« Averroès (1126-1198), le philosophe arabe le plus admiré en occident, est d'abord, pour les musulmans, un grand juriste et un cheikh, un connaissant, un érudit. Mais ce grand cheikh, un savant au sens actuel du terme, est méconnu dans le monde arabe, hormis par quelques intellectuels rationalistes. Averroès reçoit une formation extrêmement poussée en matière religieuse, d'abord sa jurisprudence (fiqh), puis son hadith et son Coran, enfin sa philosophie (kalam). Abul-Walid Mohammed ibn Ahmed ibn Mohammed al-Hafid ibn Rochd, dit Averroès, naquit à Cordoue en 1126. Il mourut à la fin du siècle, en 1198, à Marrakech, à un moment où les princes almohades ont déjà conquis l'Espagne et tout le Maghreb central. Marrakech qui fut leur capitale, abrita le siège des souverains régnants, Abu Ya'qub Yusuf (1163-1184) et Abu Yusuf Ya'qub al-Mansur Billah (1184-1199), tous deux protecteurs d'Averroès. Après un premier séjour à Marrakech, Ibn Rochd fut nommé cadi (rite malikite) de Séville et de Cordoue. Il occupa la fonction de médecin principal du souverain almohade Abu Ya'qub Yusuf, succédant ainsi à un autre médecin-philosophe très connu, Ibn Tufail, l'Abubacer des Latins (1100-1185). Averroès a écrit de nombreux traités sur l'âme, l'essence de Dieu, la nature de la religion et ses liens inextricables avec la philosophie. Dieu est-il éternel ? Quelle est la vérité transcendante ? L'homme et son libre arbitre ? Quelle opposition y a-t-il entre révélation et philosophie ?

Malgré les critiques virulentes contre certains de ses prédécesseurs (l'un de ses ouvrages appelé Tahafut at-tahafut – « Incohérence de l'incohérence » – était destiné à répondre à Ghazzali, mort en 1111, qui avait critiqué la philosophie rationnelle), Averroès fut un musulman très

pieux et qui ne manquait aucune prière. Si sa notoriété comme philosophe est restée modeste dans tout le monde arabe et musulman, en raison du discrédit mortel dans lequel il fut tenu par les théologiens doctrinaires du Maghreb, l'Occident médiéval se fit une fête de ses œuvres qui contribuèrent, entre autres, à sauver de l'oubli l'héritage grec, en particulier l'œuvre d'Aristote. En tant que cadi malikite, Averroès ne se distinguera en rien de ses prédécesseurs (son père était lui aussi cadi), ni même en tant que médecin ou astronome, activité qu'il voulut approfondir sans jamais y parvenir. En revanche, son talent allait pleinement s'épanouir dans son étude de l'hellénisme et de l'aristotélisme. Son apport marquera durablement les études philosophiques en occident, où son œuvre est enseignée, au lendemain de sa mort, dans la plupart des universités européennes, notamment par le philosophe Siger de Brabant (1235-1281) qui fut enseignant en Sorbonne. Mais l'averroïsme fut combattu par saint Thomas d'Aquin, en même temps que Siger de Brabant enseignait la théologie à Paris, avant d'être condamné une première fois par l'Eglise, en 1240, puis par Léon X en 1513. Depuis lors, l'averroïsme est l'affaire de philosophes professant des vues semblables sur des questions de l'âme et de l'intellect et ne débordera jamais les cercles d'érudits, même avant le XIIIe siècle où de nombreuses thèses lui étaient encore consacrées. Averroès était persuadé que la connaissance devait être réservée à quelques-uns seulement, à l'élite, justement, car la masse n'entend rien aux spéculations théoriques. Selon lui, ce type de connaissance, dont le but ultime est bien de faire connaître l'Artisan suprême, c'est-à-dire Dieu, ne pouvait être exposé aux hommes en général, et encore moins au vulgaire, mais seulement aux philosophes. Au XIXe siècle, Ernest Renan, professeur au Collège de France, a écrit un livre très documenté sur sa philosophie, Averroès et l'averroïsme. A bien des égards, ce livre demeure encore le plus documenté et le plus abouti de tous ceux qui furent consacrés à l'un des plus célèbres philosophe musulman du Moyen Age. »¹

¹ Malek Chebel, *Dictionnaire amoureux de l'islam*, Paris, Plon, 2004, p.53

Maïmonide

Dans *Le livre des secrets*, Daniel Pineda nous fait savoir :

« Moïse Maïmonide (1135-1204) était un philosophe et un physicien juif né à Cordoue, parti en Egypte en raison de la montée du fanatisme musulman dans le sud de l'Espagne. En Egypte, il a travaillé comme médecin à la cours de l'incomparable chef musulman Saladin. Son ouvrage, Le Guide des Egarés, a été très influent sur la pensée médiévale européenne, en raison de sa volonté de consolider le judaïsme traditionnel avec la philosophie aristotélicienne et la science. Cette mission visant à réunir science et religion fait partie de la tâche de la tradition initiée au sens large, qui cherche à unifier la totalité de l'humanité. »¹

I.2.2.2. Dans les fictions

Ici nous allons aborder uniquement les personnages concernés par notre corpus et qui nous serviront dans la suite de cette étude.

Les personnages choisis dans *Le Médecin de Cordoue* :

Moïse Ben-Maimon : médecin et théologien. Il raconte son parcours et ses pensées en écrivant à son disciple, à la fin de sa vie. Sa fréquentation durant sa jeunesse de Ibn-Roschd le marque profondément qui est pour lui à la fois l'ami et le maître.

Ibn-Roschd : l'ami et le maître de Moïse, est plus présenté comme philosophe qu'autre chose et dont la pensée et l'attitude suscite au plus haut point l'admiration de son élève et occupe une place privilégiée dans sa jeunesse.

Rabbi Maimon : le père rabbin et le grand juge des juifs. Il est l'homologue du père d'Ibn-Roschd du point de vue de son statut social. C'est une figure respectée aussi bien dans sa communauté que dans la communauté musulmane. Sa vision du monde et son approche de la religion s'oppose dans une certaine mesure à celle de son fils aîné Moïse qui entretient avec lui une relation ambivalente.

¹ Daniel Pineda, *Le livre des secrets*, Champs-sur-Marne, Original Books, 2011, p.166

David : le frère cadet de Moïse. Plus enclin aux choses matérielles de la vie, il s'occupe de commerce de pierres précieuses et subvient aux besoins de sa famille dans les moments difficiles.

Ibn-Tofaïl : vizir et habile politicien et diplomate plaidant en faveur des Maimons au près du calife.

Abd-el-Moumen : calife de la dynastie Almohades de l'époque est un personnage fin et instruit.

Les personnages choisis de *La Confrérie des Eveillés* :

Moshé : fils aîné de Maymun et protagoniste de l'intrigue. Il poursuit une quête périlleuse à laquelle l'a initié son oncle, membre de la confrérie secrète des éveillés, celle de la recherche du livre de L'éternité absolue sensé contenir une immense vérité cachée. Il fait la rencontre, durant son parcours, de différentes figures historiques dont Ibn Rushd, qui devient son rival et son ami puisque lui aussi poursuit la même quête mais pour des raisons différentes.

Ibn Rushd : ami et rival de Moshé dans la quête du livre. Il y est envoyé par le vizir Ibn Tufayl qui le fait suivre de près par suspicion. Il se voit offrir des postes importants dans différentes villes et dispense des cours au contenu subversif à l'université tout en poursuivant secrètement sa recherche au profit du vizir.

Maymun : le père de Moshé et grand juge de la communauté juive.

Ibn Tufayl : conseiller du prince Yacoub qui, convoitant « *le livre le plus important jamais écrit par un être humain* » (p.105), confère sa protection à Ibn Rushd. Il est l'instigateur d'assassinats et d'exécutions de membres de la confrérie. Il est même, pour le compte du régime, le principal censeur des écrits : une sorte de dictateur des lettres et des idées.

Abd el-Mumin : calife des Almohades, se charge d'éradiquer la philosophie grecque faisait bruler tous les livres et paradoxalement était assez instruit de cette civilisation.

Yacoub abu Youssuf : Prince héritier fils de Abd el-Mumin enclin à l'étude de la philosophie. Il demande à Ibn Rushd de vulgariser Aristote en le commentant.

I.2.3. L'espace et le temps

Le roman *Le Médecin de Cordoue* se situe au XIIe siècle, approximativement entre l'an 1148 et l'an 1200. Passant par Cordoue, Ceuta, Séville, Fez, Jérusalem et Fostat. Les espaces sont peints tel qu'ils sont perçus par le personnage narrateur et de manière imagée. Le changement fréquent de décor est imposé par les déplacements inhérents à l'exil. Quant au temps, il reste un facteur d'évolution du personnage d'où la nette différence de comportement et d'attitude caractéristique de chaque période de la vie de celui-ci.

Le récit de *La Confrérie des Eveillés* se déroule entre 1149 et 1165, c'est le passage de Cordoue des mains des Almoravides à celles des Almohades, et c'est aussi une période inconnue de la vie des protagonistes. Cordoue, Tolède, Séville en Espagne, Fès au Maroc. L'espace et le temps y sont présentés de façon scolaire c'est à dire que le narrateur prend le temps de donner une leçon d'histoire et de géographie de la région où se déroule l'intrigue ce qui explique le ton sec dans l'écriture dans les passages concernés.

I.2.4. La focalisation

Le narrateur ne se contente pas de rapporter des événements, il les organise en fonction d'une logique propre, le plus souvent l'ordre chronologique de leur déroulement. Différents modes de narration ou focalisations permettent au lecteur de prendre connaissance de l'histoire racontée.

Moïse, narrateur-personnage dans *Le Médecin de Cordoue* raconte sa propre histoire à la première personne. Ce mode de narration est celui de l'autobiographie comme c'est le cas ici et où la focalisation interne est employée.

Le narrateur de *La Confrérie des Eveillés* est totalement extérieur à l'histoire racontée et la première personne n'apparaît jamais dans le récit. Focalisation zéro donc où le narrateur décrit les sentiments et traduit les pensées de ses personnages. Aussi, il intègre l'intrigue dans l'Histoire relatant ainsi des événements marquants et décrivant le contexte géopolitique de la région à cette époque.

I.2.5. Les thèmes abordés

Dans *Le Médecin de Cordoue* nous avons recensé ces quelques thèmes:

L'Histoire : perçu d'une façon assez subjective et restreinte en raison de la structure romanesque adoptée et donc focalisée sur l'exil des juifs et leurs persécutions.

La science : Moïse dit : « *Je ne saurais pas faire un cœur. Mais je sais comment il est fait, à quoi il sert, et comment il fonctionne. C'est écrit dans Galien [...]* » (p.61). Thème incontournable, le narrateur étant lui-même médecin, comme l'auteur d'ailleurs, l'écriture s'en retrouve influencée et cela se voit dans les cas de maladies de certains personnages secondaires diagnostiquées et traitées par le protagoniste. Thème indissociable aussi de celui de la philosophie.

La philosophie : dans une réflexion de Moïse sur la tradition et les sciences profanes: « *Il ne fallait pas balancer entre matière et forme, entre corps et esprit, entre science profane et science biblique ; il fallait tâcher d'en extraire ce qu'il y avait de commun et d'indiscutable : l'homme présent dans un monde réel se connaissant l'un l'autre.* » (p.99). Thème central si l'on considère la philosophie dans son sens large, dans le sens où l'être en quête de vérité observe le monde cherche des causes et des explications à tout ce qui l'entoure et tout ce qui le constitue où les interrogations existentielles jonche le sentier de la quête de soi. Elle est aussi le dénominateur commun de Moïse et d'Ibn-Roschd.

L'exil : Thème indissociable du peuple juif, il se manifeste dans la personnalité du personnage narrateur du fait de son profond ancrage historique et émotionnel. Même si comme le voyage il permet de nouvelles rencontres et ouvre de nouveaux horizons il n'est pas moins souffrance et malédiction. Le déracinement est autant persécution que privation identitaire. La malédiction de la vie nomade peut aussi prendre le visage du voyage initiatique qui permet la rencontre d'êtres et de situations des plus diverses.

L'identité et L'altérité : l'état des communautés juives dans différentes régions reflète leur divergence dans leur tradition ainsi que leur manière d'adaptation aux conditions de leur milieu d'accueil. Le regard porté sur les juifs par les musulmans est soumis au rythme des dynasties dominantes, la cohabitation pacifique du temps des Almoravides n'est pas celle de la conversion obligatoire sous peine d'exil imposée par les

Almohades. Les chrétiens quant à eux se montrent encore plus sévères. Entre tolérance et exclusion l'identité s'altère et se scinde ce qui justifie l'élan d'unification qui a pris le père de Moïse tout autant que l'entreprise de Moïse d'élaborer des écrits sensé rendre plus accessible à la compréhension les textes sacrés.

Le fanatisme et la mort : Parlant des conversations entre Moïse et Ibn-Roschd à caractère blasphématoire : « *A de certaines époques, il n'en fallait pas plus pour que le sacrilège fût mis à mort, car si Dieu ne tuait pas, ses zéloteurs faisaient cela très bien à sa place.* » (p.74). Cette période de l'Histoire est particulièrement marquée par le fanatisme religieux tant la période qui la précédée était riche en science et culture. Les accusations d'hérésie ou d'apostasie dont souffrait les penseurs les mettaient souvent en danger de mort. L'étude même de la philosophie était proscrite. Ajouté à la radicalisation, la conversion sous contrainte. Elles constituent les prémisses de la décadence de la civilisation musulmane. La mort planait un peu partout : « *Si un Dieu unique a fait le monde, avec quelle rage il le défaisait, et sans en venir à bout ! Comme il acculait cette humanité à ne pouvoir vivre tout à fait ni à mourir tout à fait ! Comme cela était accablant à respirer, un village mort, [...] Cet air-là ne s'élève-t-il pas dans les hauteurs ?* » (p.93). Comme les monothéistes ont vite succombé à leurs divergences, les batailles faisaient rage principalement entre chrétiens et musulman laissant derrière elles la misère et la désolation.

Conflit d'idées : les deux figures Moïse et Ibn-Roschd se sont démarqués par leurs idées novatrices de leurs ainées : « *Pour un propos de ce genre, mon père m'eût chassé à jamais hors de sa vue.* » (p.74). Un conflit générationnel typique : « *Fallait-il soupçonner nos Sages de manquer de sagesse [...]* » (p.76).

Dans *La Confrérie des Eveillés*, les thèmes suivant ont été dégagés :

L'histoire : compte tenu de l'ancrage historique du récit le romancier s'attarde souvent sur des éléments d'histoire-géographie : « *Ibn Rushd s'efforçait de penser à Hercule tandis que son bateau menaçait de sombrer dans le détroit de Jabal Tarik (devenu Gibraltar, du nom de celui qui, le premier, était supposé l'avoir franchi sous la bannière de l'islam).* » (p.117).

Religion et philosophie : « - *La religion est une expression seconde de la vérité ; seules les élites philosophiques et scientifiques peuvent comprendre la forme supérieure,*

qui n'est pas intuitive. [...] Au surplus, la religion n'a pas intérêt à ce qu'on mente en son nom ; sinon, quand le mensonge est avéré, c'est la religion qu'on abandonne. » (p.99, p.100).

L'extrémisme et la barbarie : la censure de la libre pensée qui faisait les beaux jours de Cordoue apparait dans les propos de Ibn Tufayl à Ibn Rushd : « [...] Tu n'as pas à raisonner comme un personnage de fiction, mais comme un bon musulman. Nous ne demandons rien de plus à nos philosophes. » (p.96). Il enchaîne pour prédire : « - [...] Un jour tu verras ce qu'est le véritable extrémisme, celui qui tue avant même de laisser le temps de penser. » (p.103)

La barbarie évolue proportionnellement avec la répression du savoir chez les peuples, l'Histoire l'a prouvée plus d'une fois, le récit en donne une image : « Après que les taureaux furieux, eurent piétiné les corps qui entravaient leur course, le régent les fit abattre avant de faire mettre le feu aux cadavres mêlés des hommes et des bêtes. La foule applaudit au spectacle et en redemanda. » (p.115)

Le mythe : celui d'Hercule, se déclare explicitement dans le chapitre *Les serpents de Narbonne* où traversant le détroit de Gibraltar le personnage Ibn Rushd est pris dans une tempête et pour vaincre sa peur il se remémore le mythe lié à ce détroit. Il recense les douze travaux d'Hercule et « non seulement cet exercice de mémoire avait apaisé sa peur, mais il avait compris que cette histoire était comme la description prémonitoire de son propre destin » (p.122). Puis le narrateur expose les motifs de l'analogie entre le héros mythique et le personnage du récit. Nous verrons dans le chapitre suivant de notre travail que ce mythe a été déjà exploité par l'auteur dans le chapitre *Les taureaux de Zocodover* mais de manière implicite.

Chapitre II

Le personnage
Ibn Rochd entre
l'être et le faire,
analyse textuelle

Dans ce chapitre nous allons scruter le personnage Ibn Rochd sous plusieurs angles en d'autres termes nous aborderons ce qu'il a dit et ce qui a été dit sur lui dans les extraits choisis que nous allons à dessein retravailler plusieurs fois.

II.1. Etude du personnage Ibn Rochd

Pour rendre compte du caractère polymorphe des personnages de roman Jean-Philippe Miraux nous dit que :

« [...] les personnages sont et ne sont pas. Ils peuplent notre imagination, vivent, se déplacent, portent des noms, possèdent parfois des visages, finissent par représenter des types. Toutefois, sortes de chimères têtues, muettes et superbes, ils nous refusent tout dialogue et ne nous font signe que dans l'éloignement. Ils sont les êtres du détour, les êtres de la fiction. Plus encore, ils organisent les rythmes, les lieux, les actions de l'univers romanesque. »¹

Le passage du personnage étudié de la réalité à la fiction le soumet à l'imagination de l'auteur qui se l'est approprié. Dans la mesure de sa liberté romanesque, il le façonne à sa guise et lui donne le statut qui lui convient en jouant sur ses fonctions.

II.1.1 Fonctions du personnage

Jean-Philippe Miraux² résume la thèse de Reuter qui signale qu'il faut retenir trois directions qui permettent de proposer une définition claire des fonctions du personnage: d'abord, il est un marqueur typologique. Le personnage constitue un élément indispensable au récit car il caractérise le genre narratif. Ensuite, il est un organisateur textuel, en d'autres termes, cette position théorique qui attribue au personnage une importance première l'associe intimement à l'action. Le personnage devient un des garants de la cohérence de l'intrigue et lui permet de développer une certaine expansion. Enfin, il est un lieu d'investissement à la fois idéologique et personnel.

¹ Jean-Philippe Miraux, *Le personnage de roman*, Paris, Nathan, 1997, p.9

² *Ibid*, p.9, p.10

En définitive, d'après Miraux, le personnage constitue un axe essentiel de la lecture du récit. A la fois facteur de rappel et de progression, il offre au lecteur la possibilité de construire son interprétation et revêt différentes fonctions¹:

II.1.1.1 Fonction de représentation (ou fonction mimétique)

Particulièrement à travers la description du personnage, la constitution de ses portraits;

Le personnage narrateur dans *Le médecin de Cordoue* dépeint Ibn-Roschd ainsi :

« Quand je me rendais chez l'oncle Joad, il m'arrivait de croiser sur la berge du fleuve un homme singulier. De haute stature et d'aspect délié, le corps moulé du col aux chevilles dans un çouf de laine blanche qui le grandissait encore, la tête enturbannée très droite et les paupières mi-closes, le visage anguleux prit dans un collier de barbe rase couleur de poix, il évoquait de loin un bouleau en marche. Devant lui, les passants s'écartaient respectueusement, certains le saluaient en s'inclinant sans jamais recevoir le moindre signe de salut en retour. De toute évidence, cet homme allait éperdu dans ses pensées, d'un pas souple et mesuré, comme quelqu'un qui sait qui il est et où il va. [...] Jamais, me semblait-il, je n'avais vu visage plus noble, port plus altier, allure plus sereine. Le drapé du çouf faisait apparaître tantôt un pied et tantôt l'autre, chaussés de sandales cordouanes à lanières, et c'est par ce seul mouvement que la statue se signalait à la vie. Les bras restaient croisés sur le devant de la poitrine. Un gros diamant brillait à l'un des doigts. » (p.58, p.59)

Pour dégager l'essence de cet extrait nous avons eu recours aux outils d'analyse textuelle. En effet, les indices grammaticaux qui jonchent le texte alimentent grandement la construction de la représentation du personnage. L'usage abondant des adjectifs appréciatifs tel que : *haute stature, tête enturbannée très droite, pas souple et mesuré, visage plus noble, port plus altier, allure plus sereine*, rendent compte de la fascination qu'éprouve le narrateur à la seule vue du personnage. Par ailleurs l'auteur souligne l'objectivité de ces qualificatifs en indiquant la posture adoptée par les autres en présence

¹ Jean-Philippe Miraux, *op.cit.*, p.12

de Ibn-Roschd : « *Devant lui, les passants s'écartaient respectueusement, certains le saluaient en s'inclinant sans jamais recevoir le moindre signe de salut en retour.* ».

L'écrivain dans une suite logique de construction de représentation prolonge par ces lignes : « *Je dépassais d'une demi-tête la taille de mon père, j'atteignais à un pouce près celle d'Ibn-Roschd qui dominait nettement sur la moyenne des Cordouans.* » (p.89). Ce qu'il a employé comme lexique renvoyant à la hauteur : *haute stature, grandissait, bouleau, statue*. Puis poursuit : « *Léger et droit sur sa monture, il se couvrit les lèvres de ses doigts longs et fins. [...] il me suffit d'ouvrir le premier qui tombe sous la main pour entendre sa voix tranquille et un peu hautaine.* » (p.170) Afin d'accorder l'aspect extérieur à l'aspect intérieur.

Moïse décrit le caractère de Ibn-Roschd par opposition au sien : « *Alors que mon caractère me portait aux comportements tranchés, lui se développait tout en nuances. [...] Un je ne sais quoi de réfléchi et d'emprunté me faisait paraître plus que mon âge ; tandis que l'insouciance et une certaine préciosité rajeunissaient Ibn-Roschd.* » (p.90). Les traits de caractère du personnage perçus sont la nuance, l'insouciance et le raffinement qui le garde jeune d'esprit.

Pour le narrateur de *La confrérie des éveillés* la fonction mimétique est presque absente. Quant à son utilisation, elle passe moins par le portrait physique que par l'attitude : « *L'attitude et la tenue du jeune homme et de son père tranchaient sur celles des autres spectateurs présents dans la tribune du calife : leur comportement était moins empressé, leur vêtements moins amples et plus sobres.* » (p.25).

L'adverbe « plus » caractérise l'extrait tiré du roman *Le Médecin de Cordoue* alors que c'est son contraire, l'adverbe « moins », qui se répète dans *La Confrérie des Eveillés*. La fonction mimétique est d'avantage employé en addition à l'usage de l'adverbe de supériorité. Par contre elle l'est nettement moins en plus de l'usage de l'adverbe d'infériorité. Dans le premier cas la peinture y est plus élaborée donc l'auteur se préoccupe de donner au lecteur une image assez précise de son personnage alors que dans le second cela est de moindre importance.

II.1.1.2 Fonction informative

Puisque le personnage véhicule des indices et des valeurs transmises au lecteur, nous allons citer les extraits où la fonction informative s'est manifestée dans *Le médecin de Cordoue* pour voir ce qui en pourrait être déduit.

Ibn-Roschd, en répondant à Moïse qui lui demande des explications en médecine, dit : « – *Ce qui est à moi, dit-il, est à mon frère.* » (p.61). Le personnage affirme sa générosité et témoigne ainsi en sa propre faveur. En continuité de l'échange avec Moïse, Ibn-Roschd dit : « *Bien que je sois mécréant, je dis avec le prophète : Donne à manger à celui qui a faim; à boire à celui qui a soif; à connaître à celui qui a faim et soif de connaître. [...] – Nos sages disent pareil.* » (p.62). En effet l'emprunt d'un hadith du prophète Mahomet est appuyée par Moïse qui en se référant aux sages pourrait aussi bien insinuer la parole de l'évangile. Tous deux prêchent la charité cependant le fait que Ibn-Roschd se déclare mécréant induit qu'il ne se conforme qu'à ce qu'il juge sage.

Moïse dit : « *Ibn-Roschd répondait à mes questions, m'expliquait ce qui me semblait ardu ou ce qu'à son avis j'avais mal compris. Parfois, il me faisait lire des poèmes de Moténabbi ou de Habib, ou m'apportait des madrigaux galants de sa facture.* » (p.72). L'apprentissage dispensé par Ibn-Roschd ne s'arrête pas à la philosophie mais aussi à l'art de la poésie.

La relation maître-élève qu'entretienne Ibn-Roschd et Moïse est décrite par ce dernier comme suit : « *Il ne montrait jamais du dépit quand ma thèse s'avérait contre la sienne ; au contraire : il exprimait dans ces cas une satisfaction qui n'émanait pas de sa seule courtoisie, comme si je l'eusse honoré d'avoir mieux retenu l'Almageste¹ que lui.* » (p.89). On remarque ici chez Ibn-Roschd une grandeur d'âme et d'esprit, car malgré sa position sociale avantageuse, il ne méprise pas son prochain parce que son égo s'efface devant la manifestation du savoir.

Ibn-Roschd conseille Moïse :

« *Ne te laisse pas distraire par les plaisirs, me dit-il encore. L'intelligence est comme une terre d'argile ; il faut la pétrir jusqu'à épuisement des forces si tu veux que le vase soit réussi. [...] Lorsque la terre sera peuplée de*

¹ Traité d'astronomie de Ptolémée

savants, nous aurons gagné ; pas avant. Sois prudent, frère. Ne montre pas plus ta bourse que ta science au premier venu. Et ne cesse d'apprendre. Une vie d'homme y suffit à peine. » (p.91).

Nous pouvons dégager de cet extrait trois axes autour desquels tournent les conseils de Ibn-Roschd : le travail, la prudence et l'apprentissage. Le premier doit être considéré sur le postulat que Ibn-Roschd étant lui-même un travailleur forcené, historiquement parlant c'est le cas puisqu'il a occupé des fonctions délicates tel que juge et médecin en plus de commentateur et autres or le narrateur s'est attardé sur des moments où celui qu'il considéré comme son maître ne négligeait pas les plaisirs des sens cela est probablement la raison pour laquelle Ibn-Roschd exhorte son disciple à ne pas se laisser distraire par les plaisirs et d'insister sur la nécessité de travailler l'intelligence en usant du travail de la poterie comme image. Le second est d'ordre général puisque le climat ambiant de montée du fanatisme religieux n'est guère propice aux savants, ceux-là aisément condamnables pour hérésie et donc exposés à la mort tel un marchand dont la bourse se dévoile aux yeux de brigands. Le dernier est de valeur considérable venant d'un homme dont « *On disait de lui qu'il ne dormait que quatre heures par nuit, et qu'il avait déjà lu tous les livres. » (p.58).*

Le narrateur évoque sa fréquentation de Ibn-Roschd : « *Aussi chaleureux qu'il savait se montrer à mon égard en ma présence, aussi oublieux il devait être de ce qui sortait de sa vue. A le fréquenter, on s'apercevait vite que rien ne le marquait en profondeur. Non qu'il fut superficiel ; il ne se livrait jamais entièrement. » (p.112).* Des indices tels que l'oubli facile et le fait de ne jamais se livrer entièrement s'insèrent dans le texte et renvoient au détachement et la réserve du personnage.

Après une longue séparation les deux amis se rencontrent :

« Ibn-Roschd ne parut point étonné de me reconnaître devant sa porte. Il me fit l'accueil le plus simple, comme si nous nous étions quittés la veille. Il fut révérencieux avec mon père, amène avec mon frère, donnant à chacun exactement ce qu'il estimait lui être dû, avec cet art consommé qui était le sien. » (p.159).

Dans le même ordre de valeurs présentées précédemment, on note via le critère de simplicité des retrouvailles amicales une grande retenue, sans effusions exagérées ou inutiles. L'*art consommé* du personnage dans le relationnel indique qu'il atteint un haut degré de perfection. Le narrateur continu :

« *Quelle joie était la mienne de me sentir repris le charme de cet ami incomparable, qui ajustait avec un instinct si sûr les distances entre les êtres, les choses et les événements, qui mesurait avec tant de naturel et de justesse la distinction de ses manières et l'élégance de ses paroles. [...] Il avait le talent de nous oublier, et de nous reprendre en mémoire au gré des circonstances et des goûts de chacun, il était toujours là quand il le fallait, et jamais quand il ne le fallait pas, pour que chacun eût sa part de paix et sa part de liberté, sa part de solitude et sa part de sollicitude.* » (p.159)

S'ensuivent plusieurs marques du grand sens de la mesure dont jouit le personnage ; dans les '*distances*' qu'il '*mesurait*' et la '*part*' qu'il donnait à chacun se faisaient dans la '*justesse*' car il '*ajustait*' avec '*talent*' avec '*instinct*' avec '*naturel*'.

Dans son roman, *La confrérie des éveillés*, J. Attali met l'accent sur la fonction informative au détriment de la fonction mimétique. Il est possible que ce choix eu été fait dans l'intention de créer chez le lecteur une forme du personnage sur la base d'idées et d'attitude que sur des traits physiques définis.

Le narrateur introduit Ibn Rushd en décrivant une scène de jugement d'insoumis : « *L'attitude et la tenue du jeune homme et de son père tranchaient sur celles des autres spectateurs présents dans la tribune du calife : leur comportement était moins empressé, leur vêtements moins amples et plus sobres.* » (p.25). Notons la présence de Ibn Rushd et de son père dans le cercle du calife. A partir de cela on pourrait admettre qu'ils se distinguent par leurs apparences sauf cette distinction au lieu d'être extravagante est au contraire discrète.

Lors du bûcher d'exécution des condamnés le narrateur nous raconte que : « *Du haut de la tour, Ibn Rushd se contraignit à regarder jusqu'au bout l'horrible cérémonie, comme s'il doutait encore que cette ignominie eût bien lieu dans sa ville, mère de toutes les libertés.* » (p.42). L'emplacement spatial du personnage par rapport à celui du déroulement de l'action suggère d'abord la distance et donc l'éloignement et la non-

adhésion à ce qui se passe comme révélé par les termes ‘*horrible cérémonie*’ et ‘*ignominie*’. Ensuite le cloisonnement et la protection contre l’agression contre la liberté auquel renvoie ‘*la tour*’ et en fin la hauteur qui contraste avec la bassesse des actes barbares.

Suite aux persécutions du régime en place les Maymuns décident de partir. Ibn Rushd va à leur rencontre et dit : « – *Mon père m’a chargé de venir te dire notre amitié en ces moments terribles. Nous espérons que vous reviendrez vite. Si vous allez en terre d’islam, nous pouvons vous aider à organiser votre passage. [...] Si vous avez besoin d’or ou d’argent...* » (p.54). le geste amical d’aide proposée aux Maymuns est accompagné d’indices d’influence vu qu’elle s’étend au même degré d’étendu des terres d’islam comme insinuée par Ibn Rushd et de richesse puisqu’il propose or et argent.

Cordoue devenue une province marginale et après une dizaine d’années depuis le supplice auquel avait assisté Ibn Rushd le narrateur décrit sa nouvelle attitude : « [...] *Ibn Rushd semblait ne pas avoir peur de ces berbères incultes. [...] il n’éprouvait pas le moindre respect pour ceux qui pouvait pourtant, à chaque instant, l’envoyer à la mort et il le laissait voir sans trop de précautions.* » (p.89). Le personnage développe un profond mépris pour les Almohades accentué par la distinction régionale qui ressort de son sentiment d’être ‘*d’abord andalou*’ et d’évoquer comme fait établi que les Almohades était des ‘*berbères incultes*’. Négligeant le risque d’être ‘*envoyer à la mort*’ il se lance dans des joutes intellectuelles et théologiques de façon ironique : « [...] ‘*Quel dommage, continuait-il en riant – au grand scandale de ceux qui avait le malheur de l’entendre –, qu’Allah n’ait pas transmis aussi son message à Aristote ! Il n’aurait pas eu besoin de toutes ces métaphores.* » (p.89). Ou moqueuse : « *Ibn Rushd osait se gausser du maître à penser des Almohades, le mahdi, disciple d’Al-Ghazali [...]* » (p.90). Son rang social lui garantissait une certaine immunité : « *Se sentant invulnérable, Ibn Rushd osait plus. Chacun feignait donc de ne pas s’offusquer quand il expliquait qu’Aristote était la vraie source de la vérité [...]* » (p.90).

Cette hardiesse démesurée lui value d’être convoqué chez le calife Abd el-Mumin pour un entretien avec le prince héritier Yacoub, son père inquiet de son sort « *Le jeune homme le rassura du mieux qu’il put, même si, en fait, lui-même se rongait d’inquiétude. Il regrettait de s’être laissé aller à dire ce qu’il pensait [...]* » (p.91). L’inquiétude est justifié car le prince avait le droit de vie et de mort sur ses sujets et Ibn Rushd le sait que

trop bien et c'est en face du prince qui dit : « [...] *Tu sembles avoir peur... Tu as peur ? Il ne faut jamais avoir peur ! Si tu as peur, je penserai que tu ne crois pas vraiment à tes idées, que tu ne dis ces choses-là que pour briller en société, que tu n'es qu'un petit provocateur mondain. C'est ce que tu veux que je crois ? – Non... Je... »* (p.96, p.97). La peur et l'intimidation se manifestent par les points de suspensions ; Ibn Rushd, habile orateur qui en a désarmé plus d'un, perd ses mots.

Les valeurs transmises par les deux écrivains concernant le personnage sont d'apparence similaire sauf qu'en observant de plus près des différences fondamentales se dessinent. La générosité dont fait preuve Ibn-Roschd à l'égard des Maimons dans le premier corpus est d'ordre moral puisqu'il offre sa propre demeure en guise de refuge alors que dans le second corpus Ibn Rushd propose une aide matériel qui est l'or et l'argent et la protection que peut assurer l'influence de sa famille. La hauteur qui distingue le personnage est alimentée dans le premier cas par son élégance, sa culture, sa sagesse et son grand sens de la mesure, alors que dans le deuxième cas elle est alimentée par son prestige et sa classe socio-culturelle ainsi que le mépris qu'il voue au incultes. La dissidence inhérente à sa pensée dans *Le médecin de Cordoue* contraste avec la hardiesse dont il fait preuve dans *La confrérie des éveillés*.

II.1.1.3 Fonction symbolique

Le personnage dépasse très souvent le domaine strictement individuel et sert à représenter une couche plus ou moins large de la population, un domaine plus ou moins large de convictions, de positions morales ou idéologiques;

Dans *Le médecin de Cordoue*, le jeune Moïse porte un intérêt particulier à Ibn-Roschd :

« *Je m'informai, et ne tardai pas à connaître son nom, qui m'était du reste connu : Mohammed Ibn-Roschd. Comme moi, il descendait d'une des plus anciennes familles cordouanes, et son père était exactement l'homologue de mon père dans la communauté musulmane, juge comme l'avait été son grand père, et aussi le mien.* » (p.58).

Les éléments marquants de cet extrait sont ceux représentatif d'une couche plus ou moins large de la population à laquelle appartient le personnage Ibn-Roschd tels que : *'anciennes familles cordouanes'* et *'communauté musulmane'*. Ceci ayant la double fonction d'informer le lecteur sur les origines du personnage et de marquer les similitudes avec le narrateur.

Moïse raconte sa petite déception : « *D'un bond, je me plaçai devant Ibn-Roschd, lui coupant la route. Je reconnus qu'il sentait l'ambre, et cela me déçut.* » (p.60). Ibn-Roschd bien que musulman se permet ce qui est proscrit, c'est à dire boire de l'alcool. Seulement l'objet de la déception n'est pas tant le péché que la disgrâce de l'esprit embué étant donné le caractère tranché de Moïse.

Ibn-Roschd en parlant de lui-même à Moïse, dit : « [...] *Sais-tu que je passe pour être un zendik¹, un esprit subversif, un libre penseur, certains disent même un impie ?* » (p.61). Divers étiquettes sont attribuées à Ibn-Roschd dont il est parfaitement au courant et ne s'en défend pas. C'est laissé croire que soit ce sont des médisances dont il n'accorde pas trop importance vu son caractère détaché, soit il laisse dire parce qu'au fond il en est une part de vérité.

Le narrateur s'exclame : « *Et mon jeune maître osait (blasphémer) ! A l'ombre de la mosquée ! N'y avait-il pas de la perfection dans un tel acte de liberté ?* » (p.74). L'étonnement s'attenué si l'on considère ce qu'a dit Ibn-Roschd précédemment sur sa réputation en l'occurrence « *zendik : hérétique* » et « *libre penseur* ». Ces qualificatifs peuvent être mis sur le compte, respectivement, des musulmans orthodoxes et des philosophes. Moïse laisse paraître sa fascination par ces derniers en assimilant l'acte blasphématoire à un « *acte de liberté* ».

Moïse narre : « [...] *Parfois, il me faisait lire des poèmes de Moténabbi ou de Habib, ou m'apportait des madrigaux galants de sa facture.* » (p.72). Pour démontrer la culture de Ibn-Roschd. Il ajoute : « *Mon jeune maître et certains de ses élèves, soudain en verve, dirent des poèmes d'un lyrisme tumultueux.* » (p.79). Là, où se joignent la science et l'art où se joigne le fastidieux et l'agréable

¹ Impie, mécréant

Moïse entame le sujet des maisons closes : « *Pendant huit mois dans l'année, le sérail des moulins se transformait en annexe de l'université. [...] Ibn-Roschd ne faisait point secret qu'il fréquentait assidûment.* » (p.75). Il continue : « *Je n'oublie point Ibn-Roschd qui s'accordait à Aristote pour déclarer que ce sens était notre plus grande honte ; et d'ajouter qu'il prenait un plaisir infini à être un homme honteux.* » (p.76). Dans le même sillage après avoir bu et blasphémé maintenant c'est autour des plaisirs de la chaire auxquels s'adonne Ibn-Roschd sans souci de s'en cacher. En tant que musulman il transgresse la ligne de conduite dicté par sa religion.

Le personnage s'aligne à l'Hédonisme¹ (du grec Hêdonê, plaisir, jouissance, volupté). Doctrine qui fait du plaisir le souverain bien de l'homme ; s'applique historiquement aux épicuriens. Aussi, toute doctrine qui réhabilite la recherche du plaisir comme principe de la morale.

Moïse raconte que : « *Deux fois par semaine, après la deuxième çalât², je rejoignais mon jeune maître au jardin des orangers de la mosquée. [...] Il arrivait que d'autres jeunes gens fissent cercle autour de nous ; la discussion se généralisait alors sur Aristote, le maître à penser de tous.* » (p.72). On connote dans cette extrait une identification du personnage à Aristote par son « *Péripatétisme (du gr. Peripatein, se promener, parce qu'Aristote avait coutume d'enseigner en se promenant dans les allées du Lycée)* »³. Cette idée est d'autant plus renforcée par la déclaration qu'Aristote est leur maître à penser. Ce que nous retrouvons plus loin le confirme : « *Nous ne disions plus : après la deuxième çalât, car Ibn-Roschd négligeait désormais le rite de la prière. Il se trouvait coincé dans la contradiction irréductible entre le péripatétisme et le dogme coranique, principalement sur le concept de la création.* » (p.166). Autre définition du péripatétisme « *Hist. Nom donné au système d'Aristote et à son école. v. Aristotélisme* »⁴. Le personnage tiraillé entre religion et philosophie, entre ce qui semble être la dualité foi et raison, indique son penchant pour la seconde en négligeant l'un des piliers de sa religion ; la prière.

¹ Louis-Marie Morfaux, et Jean Lefranc, *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 2005, p.226

² Prière

³ Louis-Marie Morfaux, et Jean Lefranc, *op. cit.*, p.410

⁴ *Ibidem*

Dans les discussions qui suivaient la deuxième *çalât* au jardin de la mosquée, Moïse parmi la jeunesse présente raconte :

« Ibn-Roschd divinisait Aristote. [...] Aristote, disait Ibn-Roschd, est le commencement et la fin de tout savoir. Il a fondé les plus hautes disciplines de l'esprit humain, et les a portées à la perfection absolue. Rien ne peut être retranché ou y être ajouté sans porter atteinte à la perfection même. Que tout cela se trouve réuni dans un seul homme est chose étrange et miraculeuse, et fait de lui l'égal de Dieu. » (p.73).

Ici Ibn-Roschd exprime de manière très forte sa conviction, celle d'élever Aristote au rang du divin. Renan en revanche déclare que *« L'admiration superstitieuse d'Averroès pour Aristote a été souvent remarquée. »*¹ et que : *« Peut-être même ces éloges exagérés ne doivent-ils pas être pris trop au sérieux. »*²

Sur la préoccupation commune de Moïse et de Ibn-Roschd, le premier s'exprime ainsi : *« Nous étions, et je peux le dire, lui musulman hérétique, moi juif respectueux talonné par le doute, de la même veine. » (p.90).* La différence se traduit dans leur position antagoniste vis-à-vis de leur religion respective. Dans l'acception que la religion tel l'idéologie est un système de valeurs et de codes communs à une communauté donnée le personnage Ibn-Roschd représente la dissidence par cette antonymie : *musulman/hérétique*. Ajoutons que le fait de douter ne justifie guère son positionnement négatif si on considère l'attitude respectueuse du personnage Moïse qui est aussi talonné par le même doute.

Parlant des croyances de Ibn-Roschd le narrateur dit : *« Il ne croyait qu'à ce qu'il pouvait voir, entendre, toucher. » (p.112).* Nous sommes dans une conception du monde épicurienne (ce que nous préciserons d'avantage plus tard), l'accès à la vérité par les sens est aussi une preuve de matérialisme au sens métaphysique du terme c'est-à-dire : *« Doctrine qui réduit toute réalité à la seule matière, quel que soit la conception de la matière adoptée. »*³.

¹ Ernest Renan, *Averroès et l'averroïsme*, Calmann-Lévy, Paris, 1861, p.54

² *Ibid*, p.56

³ Louis-Marie Morfaux, et Jean Lefranc, *op. cit.*, p.120

Dans échange entre Ibn-Roschd et Moïse : « *Bien que je sois mécréant, je dis avec le prophète : Donne à manger à celui qui a faim; à boire à celui qui a soif; à connaître à celui qui a faim et soif de connaître. [...] – Nos sages disent pareil. »* (p.62). Le personnage reprend les paroles du prophète : « *Ô fils d'Adam, Je t'ai demandé de la nourriture et tu ne M'as pas nourri. [...] Ô fils d'Adam, Je t'ai demandé à boire et tu ne M'as pas abreuvé* »¹ qui est semblable à ce verset de la bible : « *Car J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire* »², auquel il ajoute la faim et la soif de connaissance pour dire qu'à ses yeux cette dernière revêt la même importance que la nourriture et l'eau. A travers ce dialogue nous pouvons extraire que les philosophes les prophètes et les sages sont mis au même pied d'égalité puisque ils partagent les mêmes paroles.

Une leçon de sagesse apprise par Moïse : « *Ce que j'ai appris de plus pérenne chez Ibn-Roschd est de toujours avoir un œil dehors pour m'observer et me juger.* » (p.156). Celle-ci est qualifiée de pérenne puisque valable en tout temps et tous âges.

Dans une discussion sur la révélation qui selon Moïse est faite d'allégories pour être plus accessible aux faibles d'esprit : « *Ibn-Roschd parut fâché par mon argumentation. C'est, dit-il, prendre les enfants et les gens simples pour des imbéciles. Par Allah, ils ne le sont pas. La vérité n'a pas besoin de se mettre dans l'embarras. Elle se suffit d'être vraie. Je n'ai que faire de ce piège mensonger qui ne vise à capter que la crédulité des ignorants. Il y a révélation, ou il n'y en a pas. Pour gravir les degrés de l'initiation, je ne compte que sur le pouvoir propre de l'intelligence.* » (p.168). On constate que le personnage de nature détachée et sereine s'enflamme à l'idée postulant que la révélation puisse être adaptée pour chaque niveau d'intellect car selon lui penser cela revient à insulter les gens et promouvoir l'élitisme or il affirme que la vérité se suffit à elle-même et que l'accès à elle se fait par l'effort de l'intelligence.

Le narrateur de *La confrérie des éveillés* présente Ibn Rushd :

« *Parmi les notables de la ville [...] un jeune homme de quelque vingt-trois ans regardait s'avancer le cortège. Son nom était Abu al-Walid Muhammad ibn Rushd, dit Averroès ; il venait d'être nommé juge, en considération de son talent mais aussi parce qu'il était fils de juge suprême*

¹ Hadith Qudsi n°18

² Les évangiles, Matthieu 25 vers. 35

de la ville, par ailleurs grand mandarin, le cadi Abû al-Qâsim Ahmed ibn Rushd, lui-même assis juste à côté de l'émir ; il était également le petit fils du grand Muhammad ben Ahmed ben Rushd, lui aussi très célèbre médecin et cadi de la communauté, conseiller du sultan Ali, comme son arrière-grand-père l'avait été de Yûsuf ben Tâshfin, le conquérant almoravide de l'Andalousi. Et leur nom était illustre : il signifiait la Vérité, l'Intégrité, et avait été pris comme surnom par le grand calife de Bagdad, Haroun al-Rushd, ou Rachid, deux siècles plus tôt. » (p.24, p.25)

Le personnage ayant existé et dont les origines sont connues a été exploité par l'auteur tant il dépasse le domaine strictement individuel et sert à représenter une couche particulière de la population ; l'élite. Les indices textuelles sont les substantifs renvoyant à de hautes fonctions de l'état : 'juge suprême', 'mandarin', 'émir', 'médecin', 'conseiller du sultan', 'calife'. Rattachés souvent à des adjectifs de supériorité : 'Grand' 'célèbre' 'illustre'.

Le narrateur sur l'appartenance du personnage : « *Car lui, Ibn Rushd, se sentait un Andalou ; fier d'être musulman, certes, mais d'abord andalou.* » (p.26). L'auteur met son personnage dans un carrefour identitaire délicat puisque l'amalgame se produit lors de l'instauration de la primauté de l'appartenance nationale sur la confessionnelle or que cela n'a pas lieu d'être sauf s'il est sous-entendu le choix entre la liberté et la soumission, le narrateur ayant déjà qualifié Cordoue comme une ville mère de toute les libertés et compte sur le sens commun que peut attribuer le lecteur au terme musulman c'est-à-dire soumis. On retrouve plus loin la gloire de la nation clamée par le personnage :

« Dans ses conversations privées ou ses consultations de médecin, de plus en plus courues, comme dans les cours qu'il dispensait à l'université de Cordoue, il laissait entendre que les Andalous, à l'instar des Grecs, formaient une glorieuse nation, digne d'entendre la philosophie. 'Quel dommage, continuait-il en riant – au grand scandale de ceux qui avaient le malheur de l'entendre –, qu'Allah n'ait pas transmis aussi son message à Aristote ! Il n'aurait pas eu besoin de toutes ces métaphores. Imaginez : un Coran écrit par Aristote à destination des élèves du Lycée d'Athènes !' » (p.89)

Les convictions de Ibn Rushd apparaissent dans l'analogie faite entre les Andalous et les Grecs vis-à-vis de la philosophie puis de façon implicite la comparaison entre les Grecs et les Arabes ou les hellénistes¹ (culte de la raison) et les musulmans. Dans le premier cas la grandeur et la gloire est tiré du fait d'étudier la philosophie donc convenu comme étant un moyen d'élévation des nations. Dans le second cas nous pouvons pousser l'interprétation et dire que l'auteur compare Aristote et ses élèves, Grecs lettrés à Mahomet et sa communauté, Arabes illettrés sur l'accès à la révélation c'est-à-dire que l'usage des métaphores dans les textes sacrées s'est imposé au vu du besoin manifeste à faciliter la compréhension à des simples d'esprits.

Par la même démarche le narrateur proclame le démarquage régional du personnage :

« [...] Ibn Rushd semblait ne pas avoir peur de ces berbères incultes. Musulman pratiquant, il faisait tous les jours ses cinq prières [...] Mais, plus logicien que théologien, plus médecin que croyant, il n'éprouvait pas le moindre respect pour ceux qui pouvait pourtant, à chaque instant, l'envoyer à la mort et il le laissait voir sans trop de précautions. » (p.89).

On retient de ce passage que seule la religion est le point commun entre ceux qualifié d'incultes et dont les méthodes sont extrêmes et Ibn Rushd dont l'imprudence est d'exposer son manque de respect envers eux. Même dans ce point dit commun le superlatif 'plus' marque d'avantage l'antagonisme idéologique entre rationalisme et mysticisme que les penchants de Ibn Rushd.

Le narrateur expose clairement les convictions du personnage :

« Se sentant invulnérable, Ibn Rushd osait plus. Chacun feignait donc de ne pas s'offusquer quand il expliquait qu'Aristote était la vraie source de la vérité ; que le Coran n'était pas un traité scientifique, seulement un moyen d'accès à la vérité, laquelle résidait dans la science ; que le plaisir de penser, d'apprendre, de créer, comptait plus que le devoir de croire. » (p.90)

¹ Spécialiste de la langue, de la littérature et de la civilisation grecque, définition dans : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hell%C3%A9niste/39408>

Le sentiment d'invulnérabilité de Ibn Rushd venait de la mystérieuse protection dont il jouissait à son insu. Cette assurance l'encourage à aller au bout de ses positions très controversées. Il plaide expressément la supériorité de la raison face à la fois en affirmant que la source de la vérité était non pas le texte sacré mais la science ou encore Aristote. Il ajoute l'argument suivant face au prince héritier Yacoub : « - *La religion est une expression seconde de la vérité ; seules les élites philosophiques et scientifiques peuvent comprendre la forme supérieure, qui n'est pas intuitive.* » (p.99). Pour consolider l'élitisme dont le personnage prend radicalement partie.

La fonction symbolique dont est investi le personnage sert des représentations propres à chaque auteur. La tranche de population dont est issu Ibn Rochd est celle des musulmans andalous. Le Porrier précise la profondeur des origines ancré dans la ville de Cordoue alors que Attali met l'accent sur l'appartenance andalouse émancipée et antipathique aux berbères. Ajouté à cela, le côtoiement de la société mondaines proche du cercle du pouvoir.

La position morale du personnage de Le Porrier est clairement hédoniste, transgressant largement les dogmes religieux, on remarque aussi qu'il met au même pied d'égalité la boisson et l'art, le blasphème et la libre pensée, la luxure et le plaisir. Cela s'imbrique au préjugé que l'on avait de l'épicurisme¹ dès l'Antiquité, car il a été décrié, accusé d'athéisme, d'immoralité, d'encouragement à tous les plaisirs, même la débauche. Ce contresens subsiste dans le sens courant d'épicurien (homme sensuel qui s'autorise tous les plaisirs). Chez Attali, par contre, la position morale du personnage n'est pas assez définie.

Quant au positionnement idéologique de Ibn-Roschd dans *Le médecin de Cordoue* c'est le péripatétisme et l'épicurisme au sens donné par le *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines* :

« Il s'agit avant tout d'une morale, d'une recherche du bonheur comme ataraxie (absence de trouble). Seul le plaisir est un bien (Hédonisme), mais le sage se limite aux plaisirs simples, naturels et nécessaires. La conception du monde épicurienne, l'atomisme, est avant tout un moyen d'éviter la peur et les superstitions. Le sage n'a à craindre ni

¹ Louis-Marie Morfaux, et Jean Lefranc *op. cit.*, p.163

un dieu créateur, ni des dieux eux-mêmes constitués d'atomes et indifférents aux hommes, ni la mort (notre âme est composée d'atomes qui se désagrègent). Le « jardin d'Epicure » est un refuge pour le sage qui échappe aux agitations du monde en cultivant des relations amicales. »¹

En plus de la considération pour l'intelligence des gens communs. De l'autre côté Ibn Rushd est aussi péripatéticien, rationaliste amis conçoit une répartition de l'intelligence inégale entre l'élite et le commun des gens.

II.1.1.4 Fonction de régulation du sens

C'est en effet en grande partie à travers le personnage que se distribue et se constitue la signification du récit.

Cette fonction dont est investi le personnage Ibn-Roschd dans *Le médecin de Cordoue* est explicitée par le personnage narrateur Moïse : « *Je te laisse imaginer quelle fascination ce personnage exerça tout de suite sur moi.* » (p.58, p.59). D'abord la fascination et l'admiration que peut éprouver un adolescent d'un aîné aussi prestigieux. Vient ensuite un fort développement relationnel : « *Un singulier attachement me portait vers Ibn-Roschd, mon maître. Il restait distant et froid, parfois blessant quand il exerçait son humour à mes dépens, mais toujours disposé à m'orienter et à m'aider; et je l'aimais.* » (p.71). De ce que : « *Ibn-Roschd répondait à mes questions, m'expliquait ce qui me semblait ardu ou ce qu'à son avis j'avais mal compris.* » (p.72). Au fur et mesure Moïse forge son esprit et arrive à contre dire son maître sans que celui-ci s'en offusque : « *Il ne montrait jamais du dépit quand ma thèse s'avérait contre la sienne ; au contraire : il exprimait dans ces cas une satisfaction qui n'émanait pas de sa seule courtoisie, comme si je l'eusse honoré d'avoir mieux retenu l'Almageste que lui.* » (p.89). Moïse résume cette relation : « *Je l'appelais Maître ; il me disait Frère ; c'est qu'il y avait vraiment de la maîtrise et de la fraternité d'esprit entre nous.* » (p.90). Malgré le temps et les idées partagés Moïse reconnaît ne pas connaître assez Ibn-Roschd : « *L'éloignement et le dur apprentissage que je faisais délayaient quelque peu le charme sous lequel il m'avait tenu. Je devais bientôt le revoir, mieux le connaître, et subir tout le déploiement de sa séduction.* » (p.112). Finalement l'aura séductrice de Ibn-Roschd ne s'est pas atténué après la séparation : « *Quelle joie était la mienne de me sentir repris le charme de cet ami*

¹ Louis-Marie Morfaux, et Jean Lefranc *op. cit.*, p.163

incomparable [...] » (p.159). Cette suite d'extraits synthétise le rôle du personnage Ibn-Roschd dans la construction intellectuelle du personnage narrateur. Il est le maître, le modèle et l'ami.

L'intrigue de *La confrérie des éveillés* est ficelée au parcours des deux protagonistes qui ne se rencontrent réellement qu'au bout du quatrième chapitre : « *Les deux jeunes gens s'observèrent. Ils découvraient qu'au-delà de la situation qui faisait d'eux des rivaux, ils étaient étonnamment proches. Chacun réalisait que l'autre aurait pu, aurait dû, depuis longtemps être son meilleur ami.* » (p.207). Au-delà de leur quête commune : « *Ils se savaient tous deux marginaux dans leurs communautés respectives et dissimulaient tant l'audace de leurs convictions philosophiques que la vraie raison de leur présence à Fès.* » (p.211). Vers la fin du récit Ibn Rushd abandonne sa quête et vient en aide à son ami pour réaliser la sienne.

L'ostracisme dont souffrent les philosophes et la menace planant au-dessus de leurs têtes était chose courante sous le règne Almohade comme le rapporte Renan : « *Cette antipathie de la foule pour la philosophie naturelle fut un des traits les plus caractéristiques de l'Espagne musulmane* »¹.

Le personnage constitue la signification du récit dans les deux romans relativement au protagoniste dont il est fortement lié. Lien d'amitié instructive, Ibn-Roschd est le modèle fascinant Moïse et édifiant son intellect durant une période cruciale de sa jeunesse. Pour Moshé nous sommes plus dans une optique d'amitié-rivalité. Rivalité dans la quête, ce qui crée un parallèle qui travaille le suspense. Amitié qui fait progresser le héros dans sa quête.

II.1.1.5 Fonction pragmatique

Dans la mesure où le personnage, ses comportements peuvent influencer sur le comportement du lecteur et ses représentations du monde (pensons aux effets cathartiques et d'identification).

Le lecteur dans la peau du narrateur dans *Le médecin de Cordoue* peut éventuellement s'identifier à lui et être par procuration fasciné par le personnage Ibn-Roschd.

¹ Ernest Renan, *op.cit.*, p.15

Le récit tumultueux de *La confrérie des éveillés* retient l'haleine du lecteur en décrivant les différentes situations pour le moins dangereuses parfois mortelles même auxquelles est exposé le personnage Ibn Rushd d'où un effet cathartique.

II.1.1.6 Fonction esthétique

Car il existe un art de la composition du personnage, de ses aspects, de ses actes, de sa psychologie, de ses spécificités, ainsi qu'un art de les distribuer ou de les instiller tout au long du récit.

Le Porrier s'évertue à composer le personnage Ibn-Roschd avec divers figures de style : « [...] il évoquait de loin un bouleau en marche. [...] Il incarnait en plein soleil le modèle que je cherchais dans les ténèbres. [...] Le drapé du çouf faisait apparaître tantôt un pied et tantôt l'autre, chaussés de sandales cordouanes à lanières, et c'est par ce seul mouvement que la statue se signalait à la vie. » (p.58, p.59). La description du personnage passe par une métaphore filée qui au début use du bouleau comme terme comparant et vers la fin de la statue. Le bouleau symbolisant l'inspiration et l'élévation spirituelle. Il est l'arbre de la sagesse et de la connaissance, du renouveau et de la promesse de lumière. Lumière qu'on retrouve ensuite représentée par le soleil. Quant à la statue si on considère le penchant grec antique du personnage on pourrait l'assimiler à un dieu ou un héros mythique dont la seule vue éblouit l'esprit.

L'extrait est un agencement de métaphores qui se succèdent au profit du personnage Ibn-Roschd :

« [...] Il était homme de soleil et de sable. Formaliste à l'excès, il ne paraissait attaché à aucune forme, et son langage, d'une élégance un peu hautaine pouvait signifier n'importe quoi qui eût de la hauteur et de l'élégance, mais dont le sens restait somme toute indifférent. La parole n'avait pas plus de consistance qu'une dune sur la grève déformée au gré des vents. » (p.89)

D'abord une réification dans laquelle le personnage est fait de choses sans formes et insaisissables comme la lumière et le temps symbolisés ici par 'soleil et sable'. Vient après la personnification de 'son langage' où on lui attribue 'une élégance un peu hautaine'; qualificatifs déjà employés dans la description du personnage, c'est dire la concordance du dire et de l'être. Puis enfin le comparatif qui met la consistance de 'La

parole’ de Ibn-Roschd en dessous de celle ‘d’une dune’ pour accentuer le contraste entre formalisme et conscience de l’éphémère.

Concernant l’amitié de Ibn-Roschd Moïse dit que : « *C’était une voltige de libellule, un effleurement de duvet, un remous de parfum.* » (p.160). Suite de métaphores toutes renvoyant à la subtilité dont faisait preuve le personnage dans cette relation d’amitié qui est comme le vol imprévisible de la ‘libellule’, la légèreté du ‘duvet’ et l’éphémère du ‘parfum’.

J. Attali dans *La confrérie des éveillés* a puisé dans la mythologie grecque pour composer le personnage Ibn Rushd. Le chapitre *les taureaux de Zocodover* renvoi au mythe d’Hercule. D’abord le septième travail qui est de dompter le taureau crétois de Minos que Poséidon rendit furieux et en lui faisant dévaster les terres de Crète « *Après que les taureaux furieux, eurent piétiné les corps qui entravaient leur course, le régent les fit abattre avant de faire mettre le feu aux cadavres mêlés des hommes et des bêtes. La foule applaudit au spectacle et en redemanda.* » (p.115). Une allusion aussi au minotaure, le monstre fabuleux mi-homme et mi-taureau dans ‘*cadavres mêlés des hommes et des bêtes*’. Ensuite le douzième, descendre aux enfers et enchaîner Cerbère, le chien aux trois têtes qui ressort dans : « *Ibn Rushd réalisa qu’il n’était jusqu’ici que dans l’antichambre d’un grand salon au fond duquel il reconnut, entouré de serviteurs et de trois chiens, Yacoub, le prince héritier [...]. Et d’abord douze ans plus tôt, le soir du supplice qu’il n’avait jamais oublié.* » (p.97). Le personnage en arrivant à la capitale du calife ressent la peur et la chaleur infernale : « *[...] le jeune homme sentit la peur l’envahir à nouveau en arrivant devant les remparts écrasés de chaleur de la capitale de l’Empire.* » (p.92). D’autres descriptions qui renvoi aux enfers s’illustrent : « *[...] déplacer la capitale hors de cette fournaise, de ce trou à rats, de ce lieu sans savoir !* » (p.95), la chaleur de la ‘fournaise’, l’étroitesse du ‘trou à rats’ et les ténèbres symbolisés par l’absence de ‘savoir’. Ce qui induit que Yacoub représente le prince des ténèbres : « *Ibn Rushd se demanda avec terreur s’il n’était pas allé trop loin. Il s’en voulut d’avoir acculé le prince à une contradiction.* » (p.101) et que Ibn Rushd représente Hercule : « *Ibn Rushd se rassura : il était comme Hercule, la mort ne le cueillerait pas aujourd’hui.* » (p.123). Finalement, la raison de Ibn Rushd finit par écraser les dogmes des trois monothéistes sous le règne du prince Yacoub tel Hercule écrasant Cerbère d’Hadès.

Le choix de l'écrivain du *Médecin de Cordoue* dans sa composition du personnage s'est portée vers l'emploi des figures de style, de la construction d'images au fil du texte. Concernant *La Confrérie des Eveillés* l'auteur s'est penché vers le mythe pour instiller son personnage.

II.2. Caractérisations du personnage

Christiane Achour et Simonne Rezzoug¹ soutiennent que ce niveau descriptif d'approche du personnage va nous faire prendre conscience de son relief et des moyens investis par l'auteur pour y parvenir : il faudra donc tenir compte de la manière dont nous sont présentées ces caractérisations, soit directement par le personnage, soit par le narrateur, soit par un autre personnage.

Notre corpus nous a imposé pour des raisons de convergences de regrouper certains éléments de caractérisation départagés par les auteurs.

II.2.1 Le nom

Pour C. Achour et S. Rezzoug le nom est également un signe motivé, elles citent Caroline Masseron et Brigitte Petitjean :

« En tant que signe linguistique, le nom est un signe arbitraire. La notion d'arbitraire désigne le rapport non nécessaire entre le signe et son référent. Mais le degré d'arbitraire du signe diminue et le signe devient motivé quand un lien existe entre le signe et son référent, ici le nome du personnage qu'il désigne, que ce lien s'établisse avec la partie signifiante ou la partie signifiée du signe. C'est ce mécanisme linguistique et textuel que nous appelons la motivation »².

Selon les mêmes, P.E. Cordoba proposait comme définition du personnage : *« le personnage est le référent d'un nom propre (réel ou fictif) et/ou de ses substituts. »³*. Substituts qui constituent la classe des « désignateurs » (déictiques, pronom personnels, périphrases descriptives). Pour la part de Maurice Molho, la nomination du personnage est

¹ Christiane Achour, et Simonne Rezzoug, *Convergences critiques : Introduction à la lecture du littéraire*. Alger, Office des Publications Universitaires, 2005, p. 204

² *Ibid*, p.203

³ *Ibidem*

souvent « un acte d'onomatopée ». C'est-à-dire « l'art de prédire à travers le nom la qualité de l'être »¹.

Le nom a donc un « fonctionnement référentiel » qui accrédite la fiction et l'ancrage dans le socio-historique, qui assure la cohérence. Le nom est à la fois produit pour un texte et producteur de sens dans ce texte.

Chez Le Porrier, le personnage est le référent d'un nom propre réel : Ibn-Roschd. Au fil de la narration il est désigné par « *mon jeune maître* », « *cet ami* », « *ce personnage* ».

Etant donné que l'auteur a emprunté une personnalité de l'histoire de la civilisation musulmane médiévale, il devient alors fortuit de parler de motivation ou d'onomatopée. Nous pouvons tout de même supposer que les désignateurs tendent à estomper l'arbitraire du signe si on considère l'acception que nous propose Gilbert Sinoué ; « *Rochd ne signifie-t-il pas la sagesse ? Ou encore la maturité ? Ou la raison.* »²

Selon Ernest Renan³, Moïse et Ibn-Roschd ne se sont jamais réellement rencontrés. Cependant leurs tendances intellectuelles convergent au point qu'il est aisé de les lier d'amitié dans la fiction. Toujours selon la même source, Ibn-Roschd a été sujet de controverses et de multiples anecdotes ont été introduites dans l'Histoire faisant de lui un « *personnage* » historique source d'inspiration fictionnelle.

Attali reprend le même personnage et donc aussi référent d'un nom propre réel : Ibn Rushd pour les arabes, Averroès pour les latins. Il est désigné par le narrateur dans le récit par « *jeune homme* », « *celui qui trahissait son nom* » en rapportant les dires du personnage ibn Djobeir, celui-là qui ironise dans une diatribe « *Ô fils de la vérité* ».

A travers ces désignateurs l'auteur développe un personnage dont la hardiesse n'est pas du goût de ses coreligionnaires. Cet attribut s'imbrique au jeune esprit assoiffé de liberté en marge d'une société modelée par l'esprit Almohade.

Bien que le personnage est issu de l'Histoire, l'auteur engage une entreprise de motivation et par la bouche du narrateur « *leur nom était illustre : il signifiait la vérité, l'intégrité* » et par celle du personnage ibn Djobeir « *(lequel, rappela-t-il, signifiait*

¹ Christiane Achour, et Simonne Rezzoug, *op.cit.*, p.203

² Gilbert Sinoué, *Averroès ou le secrétaire du diable*, Paris, Fayard, 2017, p.104

³ Ernest Renan, *op.cit.*, p.177

« *rectitude* ») », le lien établi entre le signe et son référent est selon le contexte une confirmation et une opposition. Opposition dans le contexte socio-historique du récit où les propos tenus par le personnage outrepassent la tolérance de ses contemporains en matière de valeurs éthiques ou morales. Confirmation selon le contexte moderne du lecteur ou celui du cercle restreint des avant-gardistes notamment certains philosophes de l'époque ou la confrérie des éveillés.

D'emblés le narrateur donne le ton par un acte d'onomatomanie où n'étant pas réellement celui qui a attribué le nom du personnage, il s'aventure dans une traduction approximative sensé prédire les qualités de l'être.

Si le nom est une des caractérisations essentielles du personnage, il n'est pas la seule. Il faudra examiner également :

II.2.2 L'âge et le passé

L'âge du personnage est entre 20 et 40 ans pour les deux romans et c'est la raison des appellations « *jeune maître* » et « *jeune homme* ».

Le Passé, qui donne de l'épaisseur au personnage. Le héros est souvent enraciné dans une famille, une tradition, une région.

Dans *Le médecin de Cordoue* :

Famille du personnage

« *Je m'informai, et ne tardai pas à connaître son nom, qui m'était du reste connu : Mohammed Ibn-Roschd. Comme moi, il descendait d'une des plus anciennes familles cordouanes, et son père était exactement l'homologue de mon père dans la communauté musulmane, juge comme l'avait été son grand père, et aussi le mien.* » (p.58).

Même si Ibn-Roschd n'est pas un héros il reste néanmoins le modèle auquel s'identifie le personnage principal. On retient que ce dernier insiste sur leurs points communs et mentionne que le nom de son homologue ne lui était pas inconnu puisque descendant « *d'une des plus anciennes familles cordouanes* ».

Tradition du personnage

De confession musulmane et dont l'érudition est considérable comme mentionné dans le premier chapitre de cette étude.

Région du personnage

Enraciné dans la ville de Cordoue en Andalousie.

Dans *La confrérie des éveillés* :

Famille du personnage

Nous renvoyant à l'extrait entier qui a été traité précédemment dans la fonction symbolique du personnage : « *Parmi les notables de la ville [...] un jeune homme de quelque vingt-trois ans regardait s'avancer le cortège. Son nom était Abu al-Walid Muhammad ibn Rushd, dit Averroès [...]* » (p.24, p.25)

Le narrateur met en valeur le prestige dont jouit la lignée de Ibn Rushd qui occupe les fonctions supérieures et côtoie les hautes sphères de de l'état et de la société mondaine.

Tradition du personnage

Descendant de cadis et de conseillers, il est mis en avant le fait d'appartenir à la communauté religieuse dominante.

Région du personnage

Le narrateur dit d'Ibn Rushd qu'il était « *fier d'être musulman, certes, mais d'abord andalou.* » (p.26). On remarque que la primauté revient aux origines et cela indique une démarcation des musulmans qui ne sont pas originaires d'Andalousie.

II.2.3 Traits physiques et Traits moraux

- Traits physiques et particularités : tics, manies, infirmités souvent en relation avec les ;

- Traits moraux, sociaux, économiques : (fortune, costume, mode de vie, profession, loisirs)

Pour *Le médecin de Cordoue*, les extraits riches en traits physiques ont été entamés dans la fonction de représentation précédemment nous allons donc simplement les mentionner et les mettre en relation avec les traits moraux, sociaux et économiques.

Le langage corporel du personnage laisse deviner ses traits moraux. « *les paupières mi-closes* » font penser à un somnambule détaché de la réalité ‘*d’aspect délié*’ et ‘*d’allure sereine*’. « *Les bras croisés sur le devant de la poitrine* » envoient un message d’inaccessibilité comme quelqu’un qui ‘*ne se livrait jamais entièrement*’. « *il se couvrit les lèvres* » en s’adressant à Moïse est un signe élégant de respect. « *ses doigts longs et fins* » sont comme ceux des artistes.

La simplicité de costume révèle la modestie alors que le « *gros diamant* (qui) *brillait à l’un des doigts* » expose la fortune.

Les indices qui établissent les traits physiques et moraux pour *La confrérie des éveillés* manquent. Par ailleurs la fortune est divulguée quand le personnage offre argent et or au Maymun. Le costume sobre et discret se distingue nettement de celui de sa classe sociale. Le mode de vie mondain s’illustre par les différentes prestigieuses occupations du personnage. Ceci semble être l’influence des occupations même de l’auteur qui est économiste, écrivain et haut fonctionnaire.

On détecte chez Le Porrier qu’il esquisse les traits du personnage par le langage du corps est ses particularités, alors que Attali s’attarde sur les traits sociaux et économiques.

II.2.4 Compétence linguistique et culturelle du personnage

Le personnage dans le premier corpus est l’auteur de ‘*traités de médecine*’, ‘*d’ouvrages de philosophie*’ et d’un ‘*grand commentaire*’. Moïse dit de lui : « *J’appris avec stupeur qu’il était d’à peine dix ans mon aîné, et qu’il enseignait le droit coranique et les sciences de la nature à l’université ; parallèlement, il poursuivait ses études de médecine et de philosophie.* » (p.58), et il s’intéresse à l’astronomie. Aussi il fait lire les anciens poètes arabes et compose des ‘*madrigaux galants*’. Et sa façon d’écrire rapporte Moïse : « *Au premier regard, je reconnus l’élégante cursive d’Ibn-Roschd. Le message contenait de quoi donner chaud au cœur.* » (p.119)

Dans le deuxième corpus, le personnage est ‘*logicien*’, ‘*médecin*’, ‘*théologien*’, dispense des cours à l’université et est investi de la charge énorme de commenter Aristote.

Le Porrier atteste un penchant de son personnage pour l’art qu’on ne retrouve pas chez Attali. Ce dernier se limite dans le décompte des compétences du personnage et il en met certains en rapport presque conflictuel de supériorité et d’infériorité.

Au final, le portrait physique ou moral c'est, selon Jean-Philippe Miraux¹, un motif statique qui permet, un peu comme une description en point d'orgue, de poser un point d'ancrage dans la construction du personnage. Sorte de fiche signalétique première, il permettra d'offrir au roman sa dynamique propre en ouvrant, à partir de prédicats spécifiques, les multiples directions des intrigues, des actions, des tensions, des événements.

II.3. Déplacer l'approche traditionnelle de l'être au faire

Signe dans un système de signe, le personnage a un rôle dans le récit et c'est pour remplir un certain nombre de fonctions qu'il apparaît sur le papier. C'est la raison pour laquelle la première approche des qualifications du personnage doit être complétée par celle de ses fonctions : on passe du niveau descriptif au niveau narratif, de « l'être » au « faire ».

V. Propp dans sa Morphologie du conte a dégagé les principales fonctions des personnages dans le conte merveilleux russe. La fonction est « l'action d'un personnage, définie au point de vue de sa signification dans le déroulement de l'intrigue ».

V. Propp distingue ensuite 7 sphères d'action, c'est-à-dire 7 regroupements des fonctions :

Avant d'entamer ces points il est nécessaire de préciser qu'ils ne s'appliquent pas au roman *Le médecin de Cordoue*, pour la raison qu'il se présente sous forme d'autobiographie où les fonctions du conte clairement anthropomorphe pour la plupart ne se manifestent pas contrairement à *La confrérie des éveillés* qui contient dans ses replis des aspects similaires au conte et dont les fonctions peuvent être étudiées.

1- L'objet de la quête = l'objet-désire : princesse, trésor, etc.

L'objet convoité est concret, c'est un livre qui est qualifié de plus important jamais écrit par un être humain « *Le livre de l'Eternité absolue* ».

2- Le mandateur : celui qui envoie le héros en quête.

L'intrigue met en scène deux protagonistes mandatés par des personnages distincts, l'oncle Eliphar pour Moshé et Ibn Tufaïl pour Ibn Rushd.

¹ Jean-Philippe Miraux, *op.cit.*, p.14, p.15

3- Le héros : qui part en quête : il doit surmonter les épreuves du donateur : il reçoit l'objet ou répare le méfait, il est récompensé.

Le héros, ici Moshé, ne se distingue du faux héros que vers la fin étant donné que c'est lui qui reçoit l'objet.

4- L'agresseur = le méchant qui commet le méfait, qui lutte contre le héros qui le poursuit après la défaite.

Le personnage Ibn Tufayl est l'instigateur de plusieurs méfaits afin d'acquérir l'objet tant convoité. Il use de sa position privilégiée et de son influence de manière brutale.

5- Le donateur = le pourvoyeur – il soumet le héros et le faux héros à des épreuves avant de lui remettre l'objet magique.

Une chaîne de donateurs représenté par les membres de la confrérie des éveillés qui soumettent les protagonistes à des interrogations d'ordre philosophique afin d'évaluer leurs mérites puis leur permettent de passer à l'étape suivante de la quête.

6- L'auxiliaire, souvent un objet magique, remis par le donateur au héros. Il aide à se déplacer rapidement, à remporter la victoire, à réparer le méfait, à se sauver de l'agresseur qui le poursuit, à accomplir la tâche difficile.

L'objet magique qui n'est autre que la tétradrachme ; pièce polygonale gravé, leur est remis par les mandateurs et en même temps donateurs initiaux. Cet objet permet l'accès aux informations gardées par les donateurs.

7- Le faux héros : il poursuit une quête parallèle à celle du héros, mais réagit négativement aux épreuves du donateur ; il est caractérisé par ses prétentions mensongères.

Ibn Rushd revêt cette fonction car il poursuit la même quête que Moshé mais des raisons différentes, il est l'envoyé de Ibn Tofaïl, figure de l'agresseur, ensuite il est exclu par le dernier donateur, le personnage Al Kindi, ses prétentions son mensongères puisque il cache la vérité de ses intention aux différent acteurs de l'intrigue ceci dit contrairement à l'agresseur, ses intentions ne sont pas hostiles.

Chapitre III

Dialogisme qui
traverse les
discours autour
du personnage
Ibn Rochd

Ce chapitre s'articule sur deux axes. À savoir un axe théorique puis un axe pratique.

III.1. Notions utiles

Pour pouvoir avancer sans ambiguïtés dans cette étude nous avons jugé utile de faire un tour d'horizon des notions clé qui nous seront utiles.

III.1.1. Discours

Patrick Charaudeau et Dominique Mainguenuau¹ avancent que « Discours » entre dans une série d'oppositions classique. En particulier :

Discours vs langue. La « langue » définie comme système partagé par les membres d'une communauté linguistique s'oppose au « discours » considéré comme un usage restreint de ce système. Il peut s'agir : d'un positionnement dans un champ discursif (le « discours communiste », le « discours surréaliste »...). Dans cet emploi, « discours » est constamment ambigu car il peut désigner aussi bien le système qui permet de produire un ensemble de textes que cet ensemble lui-même : le discours communiste », c'est aussi bien l'ensemble des textes produits par les communistes que le système qui permet de les produire, eux et d'autres textes qualifiés de communistes. Il se produit donc un glissement constant du système de règles aux énoncés effectivement produits. Ainsi chez M. Foucault : « On appellera discours un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive ».

Discours vs texte. Le discours est conçu comme l'inclusion d'un texte dans son contexte (= condition de production et de réception)

Discours vs énoncé. Très proche de la précédente, cette distinction permet d'opposer deux modes d'appréhension des unités transphrastiques : comme unité linguistique (énoncé) et comme trace d'un acte de communication socio-historiquement déterminé. C'est d'ailleurs cette opposition qui en France a servi à attribuer un point de vue spécifique à l'analyse du discours : « Un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration « en langue » en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours ».

D'après les mêmes auteurs le discours dispose de certaines particularités :

¹ Patrick Charaudeau, et Dominique Mainguenuau, *op.cit.*, p.185, p.186

Le discours est orienté¹. Il est orienté non seulement parce qu'il est conçu en fonction d'une visée du locuteur, mais aussi parce qu'il se développe dans le temps. Le discours se construit en effet en fonction d'une fin, il est sensé aller quelque part. Mais peut dévier en cours de route (digressions...), revenir à sa direction initiale, changer de direction, etc. sa linéarité se manifeste souvent à travers un jeu d'anticipations ou de retours en arrière ; tout cela constitue un véritable guidage de la parole par le locuteur. Mais ce guidage s'effectue dans des conditions très différentes selon que l'énoncé est tenu par un seul énonciateur qui le contrôle de bout en bout (énoncé monologal, par exemple dans un livre) ou qu'il peut être interrompu ou dévié à tout instant par l'interlocuteur (énoncé dialogale). O. Ducrot a radicalisé l'idée que le discours est foncièrement orienté en inscrivant une orientation argumentative dans les unités mêmes de la langue.

Le discours est une forme d'action². La problématique des actes de langage développée par des philosophes comme J.L. Austin puis J.R. Searle a massivement diffusé l'idée que toute énonciation constitue un acte visant à modifier une situation. A un niveau supérieur, ces actes élémentaires s'intègrent eux-mêmes dans des activités langagières d'un genre déterminé elles-mêmes en relation avec des activités non-verbales.

Le discours est interactif³. Toute énonciation, même produite sans la présence d'un destinataire, est en fait prise dans une interactivité constitutive, elle est un échange, explicite ou implicite, avec d'autres locuteurs, virtuels ou réels, elle suppose toujours la présence d'une autre instance d'énonciation à laquelle s'adresse le locuteur et par rapport à laquelle il construit son propre discours.

Le discours est pris en charge⁴. Le discours n'est discours que s'il est rapporté à une instance qui à la fois se pose comme source des repérages personnels, temporels, spatiaux et indique quelle attitude il adopte à l'égard de ce qu'il dit et de son interlocuteur (processus de modalisation). Le locuteur peut moduler son degré d'adhésion, en attribuer la responsabilité à quelqu'un d'autre, commenter sa propre parole, thématiser, etc. il peut même montrer à son interlocuteur qu'il feint seulement de l'assumer (cas de l'ironie)... La réflexion sur les formes de subjectivité que suppose le discours est un des grands axes de l'analyse du discours.

¹ Patrick Charaudeau, et Dominique Mainguenu, , *op.cit.*, p.187

² *Ibid*, p.188

³ *Ibidem*

⁴ *Ibid*, p.189

III.1.2. L'analyse du discours comme point de vu spécifique sur le discours¹

L'analyse du discours étant située au carrefour des sciences humaines, elle est très instable. Il existe des analystes du discours plutôt sociologue, d'autres plutôt linguistes, d'autres plutôt psychologues. A ces divisions s'ajoutent des divergences entre de multiples courants. Ainsi, aux Etats-Unis, l'analyse du discours est-elle très marquée par l'anthropologie. Indépendamment des préférences personnelles de tel ou tel chercheur, il existe des affinités naturelles entre certaines sciences sociales et certaines disciplines de l'analyse du discours : entre ceux qui travaillent sur les médias et la sociologie ou la psychologie sociale, entre ceux qui étudient les conversations et l'anthropologie, entre ceux qui étudient les discours constituants et l'histoire ou la philosophie, etc.

III.1.3. Dialogisme/dialogue

Dialogisme². Concept emprunté par l'analyse du discours au Cercle de Bakhtine, et qui réfère aux relations que tout énoncé entretient avec les énoncés produits antérieurement ainsi qu'avec les énoncés à venir qui pourraient produire ses destinataires.

Relations interlocutives³. Celles que tout énoncé entretient avec les énoncés de compréhension réponse des destinataires réels ou virtuels, que l'on anticipe.

Dialogue⁴. Le terme est utilisé parfois, par extension, pour désigner des formes de discours, comme certains textes écrits, où il n'y a pas d'échange à proprement parler, mais où le destinataire est cependant dans une certaine mesure inscrit dans le texte (l'auteur dialogue avec le lecteur). A défaut d'être de nature véritablement dialogale (Selon Bakhtine, la réalité langagière de la langue en discours, c'est le dialogue sous sa forme de externe que marque l'alternance des tours de parole référés à des énonciateurs différents) puisqu'ils sont produits par un seul et même locuteur-scripteur, ces discours unilatéraux peuvent être dits dialogiques, dans la mesure où ils incorporent plusieurs voix énonciatives.

¹ Patrick Charaudeau, et Dominique Mainguenu, , *op.cit.*,p.43

² *Ibid*, p.175

³ *Ibid*, p.176

⁴ *Ibid*, p.179

Dictum / modus¹. A la suite de ces considérations, Bally pose que tout énoncé est systématiquement le support d'une opération modale. Il décrit la phrase comme la combinaison de deux éléments :

« La phrase explicite comprend donc deux parties : l'une est le corrélatif du procès qui constitue la représentation (p. ex : la pluie, une guérison) ; nous l'appellerons, à l'exemple des logiciens, le dictum. L'autre contient la pièce maîtresse de la phrase, celle sans laquelle il n'y a pas de phrase, à savoir l'expression de la modalité, corrélatrice à l'opération du sujet pensant. La modalité a pour expression logique et analytique un verbe modal (par exemple: croire, se réjouir, souhaiter), et son sujet, le sujet modal, tous deux constituent le modus, complémentaire du dictum ».

Toute phrase intègre d'une part un dictum ou contenu représenté, également appelé contenu propositionnel, d'autre part un modus ou opérateur de modalité.

Exemple :

Je veux qu'il soit à l'heure.

Modus : sujet modal + verbe modal (Je veux).

Dictum : qu'il soit à l'heure

III.2. Analyse de discours autour du personnage Ibn Rochd et dialogisme

D'après Jacques Bres², l'expression d'un énoncé est toujours, à des degrés divers, une réponse, autrement dit : elle manifeste non seulement son propre rapport à l'objet de l'énoncé, mais aussi le rapport du locuteur aux énoncés d'autrui.

Bres rejoint Bakhtine et explique que la réalité langagière de la langue en discours, c'est le dialogue sous sa double forme de dialogue externe ou dimension dialogale, que marque l'alternance des tours de parole référés à des énonciateurs différents et de dialogue interne, ou dimension dialogique, que réalisent tant les genres monologiques que les genres dialogaux. Le dialogisme est cette dimension constitutive qui tient à ce que le discours ne peut pas ne pas se réaliser dans un dialogue implicite avec d'autres discours et ce

¹ Nathalie Garric, « Une définition scientifique de la modalité », in *La modalisation dans les controverses*, e-cours, 2015 [En ligne]. URL : <http://e-cours.univ-lr.fr/UNT/modalisation/res/GAR07.pdf>

² Jacques Bres, « 8. Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », in *Modèles linguistiques*, N°40, 1999 [En ligne]. URL : <http://ml.revues.org/1411>, consulté le 21/02/2018

doublément, interdiscursivement et interlocutivement, se constituant dans l'atmosphère du déjà-dit, le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue.

Il reprend à Bally l'analyse de l'actualisation phrastique comme application d'un modus à un dictum et la distinction entre sujet modal et sujet parlant (qu'il nomme respectivement énonciateur et locuteur), il dit que l'énonciateur (E1) modalise un dictum – le transformant de ce fait en un énoncé actualisé (E) – pour l'énonciataire (E2). Il appelle dialogique un énoncé, ou fragment d'énoncé, dans lequel la modalisation de E1 s'applique à un dictum présenté comme ayant déjà statut d'énoncé soit (e), c'est-à-dire ayant fait l'objet d'une modalisation par un autre énonciateur, qu'il désigne par (e1).

Dans cette étude donc nous allons considérer que (E1) est l'énonciateur des extraits du corpus et que (e1) est celui qui est supposé amorcer le dialogue.

III.2.1. Le conditionnel (Mode conditionnel)

Pour démontrer que le conditionnel (forme simple aussi bien que forme composée) puisse réaliser un dédoublement énonciatif Jacques Bres¹ observe qu'à la différence du futur qui s'appuie sur le présent (ce ser-a), en conquête de réalité, le conditionnel s'appuie sur la terminaison décadente de l'imparfait (ce ser-ait), en déprise de réalité. Le décalage temporel (présent > conditionnel), soit le passage de la conquête à la fuite de la réalité, vaut pour le décalage énonciatif E1 > e1. Le conditionnel est en français le signifiant par lequel se réalise la catégorie du médiatif. Cette catégorie grammaticale, comme le signale Zlatka Guentcheva², est en d'autres termes, l'énonciateur qui indique de façon explicite qu'il n'est pas la source première de l'information parce que les faits :

- a) constituent des connaissances généralement admises ou transmises par la tradition ;
- b) ont été portés à sa connaissance par une tierce personne ou par ouï-dire ;
- c) ont été inférés à partir d'indices observés ;
- d) sont le résultat d'un raisonnement.

¹ Jacques Bres, *op.cit.*, p.2

² Zlatka Guentcheva, « Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français », in *Langue française*, n°102, 1994 [En ligne]. URL: http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1994_num_102_1_5711, p.8, consulté le 21/02/2018

Dans les langues où un tel système grammatical spécifique existe, l'énonciateur est donc contraint à marquer formellement, dans son propre acte d'énonciation, s'il s'engage ou s'il ne s'engage pas sur les faits énoncés.

Dans les extraits prélevés dans *Le médecin de Cordoue* nous n'avons pas trouvé d'énoncés au mode conditionnel qui puissent être exploités. Nous n'écartons pas la possibilité que l'auteur n'ait pas eu recours à ce mode pour échapper à ce qu'il implique comme dédoublement énonciatif. Cependant nous avons dégagé un extrait contenant des phrases au conditionnel mais qui s'inscrivent dans la subordination dialogique et plus précisément l'hypothèse.

1) E1 : « *Comme cela était accablant à respirer, un village mort, un champ repris par la friche, une carcasse de cheval assiégée par les rapaces, une futaie calcinée, Cet air-là ne s'élève-t-il pas dans les hauteurs ? Si Dieu sait, est-il Dieu ? Et s'il ne sait pas, l'est-il ? Ibn-Roschd parlait d'imposture, et je frémissais à l'entendre.* » (p.93)

e1 : « Dieu sait la misère du monde »

e1' : « Dieu ne sait pas la misère du monde »

Jacques Bres¹ considère que certains tours hypothétiques actualisent la potentialité dialogique de la subordination. L'élément subordonné s'y présente en position initiale thématique : [si x, y]. E1, en disant [si x], suspend l'assertion de la proposition x imputée à e1 (recul de la thèse à l'hypothèse) à la modalisation de y, le plus souvent pour en rejeter le bien-fondé.

Le cas ici présent propose deux hypothèses la première est l'omniscience de Dieu (e1) qui est rejeté mais de manière implicite par E1 au moyen de l'interrogation ironique « *est-il Dieu ?* », cela sous-entend une contradiction entre les attributs de Dieu à savoir l'omniscience et la bonté. La seconde est l'ignorance de Dieu (e1') qui est de la même manière rejetée parce que Dieu doit nécessairement être omniscient sinon c'est son être qui est remise en question « *l'est-il ?* ».

Bien que ce discours appartienne à Moïse il a été pris en considération du fait que Ibn-Roschd y adhère en explicitant « *Ibn-Roschd parlait d'imposture* » car un Dieu dont la bonté fait partie de ses attributs et qui sait la misère du monde sans rien faire ne peut être

¹ Jacques Bres, *op.cit.*, p.10

qu'un imposteur. Cependant l'horreur qui est décrite est le résultat de la guerre, le fait de l'homme auquel Dieu a insufflé le libre arbitre. L'extrait pourrait s'expliquer par le fait que l'auteur ai participé à la seconde guerre et où il exerça la médecine en milieu rural pendant l'Occupation en Normandie, là où s'est déroulé l'une des plus sanglante bataille.

Par contre dans *La confrérie des éveillés* plusieurs énoncés qui s'articulent sur le mode conditionnel ont été repéré :

1) E1 : « *Il était convaincu que les Almohades ne pourraient pas durablement interdire l'étude des sciences et de la philosophie, gloire de Bagdad, puis de Cordoue ; ils ne pouvaient censurer les grands génies grecs sans lesquels l'islam ne pourrait ni progresser ni s'imposer au reste du monde.* » (p.26)

e1 : « les Almohades ne peuvent pas durablement interdire l'étude des sciences et de la philosophie, [...]; ils ne pouvaient censurer les grands génies grecs sans lesquels l'islam ne peut ni progresser ni s'imposer au reste du monde. »

Le conditionnel dédouble l'instance énonciative en e1 à qui est attribué l'assertion au présent et E1 qui, du fait du conditionnel, est présenté citant cette assertion mais ne se prononçant pas sur sa valeur de vérité, ce qui peut produire des effets de sens variés selon le co(n)-texte : ici, simple suspension de la validation soutenue par « *Il était convaincu* ».

Le narrateur traduit la conviction d'Ibn Rushd qui, même étant convaincu, ne peut affirmer avec certitude l'avenir ni le présent qui semblent lui échapper. C'est pour cela que E1 modère e1 en le mettant en suspens.

2) E1 : « *Il pressentait que ces flammes qui éclairaient jusqu'aux fenêtres de la mosquée et de la bibliothèque consummeraient un jour tous les livres et avec eux, l'islam andalou.* » (p.42)

e1 : « ces flammes qui éclairaient jusqu'aux fenêtres de la mosquée et de la bibliothèque consummeront un jour tous les livres et avec eux, l'islam andalou. »

De la même manière la suspension de la validation s'appuie sur « *Il pressentait* »

On remarque que dans le premier cas l'énoncé de (e1) a été infirmé alors que dans le second il a été confirmé par l'Histoire. La prémonition a eu raison de la conviction.

3) E1 : « - *Donc, à ton avis, la raison serait une forme de vérité supérieure à la religion ?* » (p.99, p.100)

e1 : « - la raison est une forme de vérité supérieure à la religion. »

E1 reprend l'assertion de e1 qu'il attribue, sans que celle-ci ne soit réellement produite, à son interlocuteur et souligne que c'est son avis non pas le sien produisant ainsi un effet de rejet.

Ceci fait ressortir l'antagonisme philosophique du prince et d'Ibn Rushd en mettant l'accent sur le rejet que ce dernier fut contraint de subir.

4) E1 : « *Le peuple d'Âd n'a jamais existé : comment connaîtrait-on la cause de sa disparition ?* » (p.119)

e1 : « comment connait-on la cause de sa disparition ? »

Quand e1 exprime une interrogation E1 exprime un fait rapporté qui semble douteux c'est-à-dire la cause de la disparition du peuple d'Âd ce qui est remis en question en même temps que la négation de l'existence de ce peuple.

Cette contestation fait partie des évènements anecdotiques¹ d'Ibn Rushd, elle n'en est pas moins délicate ; un musulman qui remet en cause la véracité d'un élément constitutif du texte sacré de sa religion.

5) E1 : « *Aristote avait raison : la Terre devait être ronde, mais il ne servirait à rien de le proclamer ; les gens n'acceptaient pas les idées allant à l'encontre de l'intuition.* » (p.121)

e1 : « la Terre doit être ronde, mais il ne sert à rien de le proclamer ; les gens n'acceptaient pas les idées allant à l'encontre de l'intuition. »

L'assertion de e1 peut être approprié à Aristote selon E1 qui le rejoint. Sauf qu'en employant l'imparfait, qui est comme signalé auparavant en déprise de la réalité, il ne peut certifier la nécessité admise par e1, celle de la forme de la terre. L'utilisation du conditionnel s'appuie sur le postulat qui s'en suit en guise d'explication et qui se réfère à des connaissances généralement admises ou transmises par la tradition.

¹ Ernest Renan, *op.cit.*, p.22

Ibn Rushd s'accorde avec Aristote sur une vérité qui lui échappe et dont il juge que son admission par les gens n'est pas possible. Donc les gens étant naïf ne peuvent accéder aux mêmes vérités que peuvent assimiler les élites. « *Puis, ayant compris qu'il n'arriverait pas à se concentrer sur les différences entre la vérité due aux élites et celle recevable par les ignorants [...]* » (p.121)

6) E1 : « *il était comme Hercule, la mort ne le cueillerait pas aujourd'hui.* » (p.122, p.123)

e1 : « *il était comme Hercule, la mort ne le cueillera pas aujourd'hui.* »

Ce syllogisme dont la prémisse est : Ibn Rushd était comme Hercule et dont le résultat est que la mort ne le cueillera pas (e1) est d'apparence valide si on l'observe de plus près le doute apparaît dans le mode du verbe du résultat de E1 et rend ainsi le syllogisme éristique (« *L'adjectif éristique signifie en grec : qui aime la dispute, la discussion, la controverse. Dans la théorie aristotélicienne, il désigne une forme non valide de syllogisme, qui pêche à la fois par ses prémisses, qui ne sont qu'apparemment probables, et par son mode de déduction erroné.* »¹) ce qui induit que la prémisse est insuffisante et donc même si Ibn Rushd est comme Hercule, il n'est pas Hercule.

Le narrateur compare volontiers le personnage au héros mythique de la Grèce Antique mais sans pour autant oublier son origine.

Le conditionnel illustre la visée des auteurs. Son utilisation dans les premier corpus est une démonstration en faveur de l'athéisme. Dans le second corpus elle suggère respectivement la condition sine qua non de l'émancipation de l'islam à savoir l'étude des génies grecs, le présage de la décadence de la civilisation musulmane, l'antagonisme entre fondamentalistes et progressistes en faveur de ces derniers, la remise en question d'éléments du coran, la supériorité intellectuelles des élites et l'occidentalisation du personnage.

¹ Patrick Charaudeau, , *op. cit.*, p.232

III.2.2. La négation

La linguistique contemporaine, nous confirme Jacques Bres, en se passionnant pour les vertus dialogiques de cet outil qu'est la négation polémique ou la négation modale, retrouve les analyses développées par Bergson: « *Si je dis 'cette table n'est pas blanche' [...] ce n'est pas sur la table elle-même que je porte ce jugement, mais plutôt sur le jugement qui la déclarerait blanche* »¹.

Dans *Le médecin de Cordoue* nous examinerons les exemples suivants :

1) E1 :« *Il ne montrait jamais du dépit quand ma thèse s'avérait contre la sienne ; au contraire : il exprimait dans ces cas une satisfaction qui n'émanait pas de sa seule courtoisie, comme si je l'eusse honoré d'avoir mieux retenu l'Almageste que lui.* » (p.89)

e1 : « Il montrait du dépit quand ma thèse s'avérait contre la sienne »

e1' : « il exprimait dans ces cas une satisfaction qui émanait de sa seule courtoisie [...] »

Dans la négation, E1 nie l'énoncé de e1. On note que l'élément affirmé, lorsqu'il est explicité, est fréquemment introduit par 'mais'. Soit [... V_{neg} + x mais y] : La rectification marquée par « *au contraire* » dans notre cas s'effectue, en relais de la négation qui précède, sur l'énoncé de e1, à savoir x. La négation pose la relation E1/e1 comme agonale : E1 rejette comme fausse l'assertion de e1. Dans la négation où E1 nie l'énoncé de e1' Ce qui est affirmé au-delà est resté dans l'implicite parce que développé par le contexte ultérieur.

D'après Jacques Bres², la négation est l'outil parfait pour polémiquer avec l'autre. Cela convient au personnage polémique Ibn-Roschd en addition à ce qu'a avancé l'auteur à son sujet en l'occurrence « *un peu hautain* » afin de rectifier ce jugement ou plus tôt préciser un peu plus les contours d'un personnage qui se déploie tout en nuances.

2) E1 :« *A le fréquenter, on s'apercevait vite que rien ne le marquait en profondeur. Non qu'il fut superficiel ; il ne se livrait jamais entièrement.* » (p.112)

e1 : « A le fréquenter, on s'apercevait vite que rien ne le marquait en profondeur. Il fut superficiel. »

¹ Jacques Bres, *op. cit.*, p.3

² *Ibid.*, p.4

On trouve ici – la portée de la négation ne s’effectuant plus que sur le complément – la structure [... V + non x mais y]. Cet énoncé est analysable, du point de vue de la dynamique communicative, en thème [*rien ne le marquait en profondeur*] + rhème1 rejeté [*Non qu’il fut superficiel*] + rhème 2 posé [*il ne se livrait jamais entièrement*]. Le fonctionnement dialogique est ici plus complexe : l’énoncé de e1 correspond à : [A le fréquenter, on s’apercevait vite que rien ne le marquait en profondeur. Il fut superficiel.] ; E1 le reprend pour s’accorder avec sa première partie (qui se trouve thématisée) et rejeter la seconde (x, rhème 1 rejeté). La voix de l’autre résonne doublement : E1 converge d’abord avec elle (sur le thème) pour mieux diverger ensuite d’elle (sur le rhème).

D’après ce qui a été avancé sur Ibn-Roschd le lecteur serait tenté de penser que celui-ci manque de profondeur, c’est pourquoi l’auteur l’anticipe par ce dédoublement énonciatif marqué par l’adverbe « *Non* » et rend compte du caractère insaisissable du personnage.

3) E1 : « *Ibn-Roschd ne parut point étonné de me reconnaître devant sa porte. Il me fit l’accueil le plus simple, comme si nous nous étions quittés la veille.* » (p.159)

e1 : « Ibn-Roschd parut étonné de me reconnaître devant sa porte. »

Le contexte est propice à la production de e1 qui se voit renversé en négation causé par E1 lui-même en situation d’exclamation. En d’autres termes la réaction attendue d’Ibn-Roschd à la vue de son ami dont il fut séparé serait l’étonnement, or c’est l’inverse qui s’est produit et c’est le visiteur qui est pris d’étonnement. Ce comportement atypique du personnage s’ajoute aux indices de son détachement.

Les exemples qui suivent ont été tiré de *La confrérie des éveillés* :

1) E1 : « [...] ils (les Almohades) ne pouvaient censurer les grands génies grecs sans lesquels l’islam ne pourrait ni progresser ni s’imposer au reste du monde. » (p.26)

e1 : « Les Almohades pouvaient censurer les grands génies grecs »

E1 s’oppose par conviction à e1 qu’il met en scène pour lui attribuer l’énoncé positif et qui est en soit une réalité puisque les Almohade ont entamé une campagne de destruction des livres de philosophie.

2) E1 : « [...] Ibn Rushd semblait ne pas avoir peur de ces berbères incultes. [...] il n'éprouvait pas le moindre respect pour ceux qui pouvait pourtant, à chaque instant, l'envoyer à la mort et il le laissait voir sans trop de précautions. » (p.89)

e1 : « [...] Ibn Roshd semblait avoir peur de ces berbères incultes. [...] il éprouvait du respect pour ceux qui pouvait, à chaque instant, l'envoyer à la mort. »

L'énonciateur E1 met en scène un énonciateur e1 à qui il attribue l'assertion de l'énoncé positif, énoncé auquel il s'oppose par la négation. Le co-texte indique que e1 correspond à l'énonciataire E2. E1 vient de décrire autrement (que ne le fait le discours dominant) le personnage : il répond par avance à l'évidence contextuelle qui pourrait lui être opposée.

Le contexte historique dans lequel nous beigne l'auteur laisse entendre e1 sous réserve que le sujet soit ordinaire or c'est le contraire qui émane de E1 sortant ainsi le sujet de l'ordinaire. En d'autres termes, Ibn Rushd fait preuve de courage tel un héros qui brave la mort.

3) E1 : « [...] il expliquait qu'Aristote était la vraie source de la vérité ; que le Coran n'était pas un traité scientifique, seulement un moyen d'accès à la vérité, laquelle résidait dans la science [...] » (p.90)

e1 : « Le Coran est un traité scientifique »

E1 assimilé au narrateur rapporte le discours de Ibn Rushd lequel s'oppose par la négation à un énonciateur e1 à qui il attribue l'assertion de l'énoncé positif et que nous avons choisi de mettre au style direct pour mettre en évidence la mise en scène de l'énonciataire E2.

Le dédoublement énonciatif produit par la négation dialogique est interne à E1, elle concerne seulement les propos du personnage Ibn Rushd. Celui-ci s'opposant à l'idée reçu de E2 où e1 passe pour être un discours courant, tente de la corriger et de l'expliquer.

4) E1 : « Ibn Rushd osait se gausser du maître à penser des Almohades, le mahdi, disciple d'Al-Ghazali, qui affirmait que, sans création de l'univers, pas de Dieu. Il lui rétorquait que Dieu n'était pas un architecte distinct de la maison qu'il construit, mais un musicien obligé de jouer sans cesse pour faire exister son œuvre. » (p.90, p.91)

e1 : « Dieu était un architecte distinct de la maison qu'il construit »

Dans la négation, E1 nie l'énoncé de e1. Ce qui est affirmé est explicité et introduit par « *mais* ». Soit [... Vnég + x mais y] : La rectification marquée par « *mais* » s'effectue, en relais de la négation qui précède, sur l'énoncé de e1, à savoir x. La négation pose la relation E1/e1 comme agonale : E1 rejette comme fausse l'assertion de e1.

La polémique engendrée par cette forme de négation dialogique traduit celle entre les courants philosophiques d'Al-Ghazali et de Ibn Rushd sur le thème de la création. Le personnage utilise des métaphores pour résumer les deux tendances, la première qui considère Dieu extérieur à l'univers (e1), la seconde qui le considère comme ne faisant qu'un avec l'univers. e1 attribué au « *mahdi* » et par extension à « *Al-Ghazali* » n'est pas simplement contre dit mais rectifié dans E1 sur le ton de la raillerie puisque il « *se gausser* ». Cela s'accorde avec ce que le narrateur cite un peu plus loin en rapportant les propos du personnage ibn Djobeir : « *ibn Djobeir conclut son sermon par une violente diatribe contre celui qui trahissait son nom (lequel rappela-t-il, signifiait « rectitude ») » (p.90, p.91) : c'est-à-dire que Ibn Rushd s'écarte du droit chemin comme dictée par la doctrine des Almohades.*

Le recours à la négation communique aussi la visée des écrivains. Le premier corpus accompagne la polémique historique réelle autour du personnage (« *En générale, la polémique occupe une très grande place dans les écrits d'Ibn-Roschd, et y introduit un ton de vivacité qui intéresse.* »¹) de la polémique formelle du discours romanesque. La nuance ainsi que la difficulté d'accès total du personnage dans la fiction reflète le manque de sources bibliographique à son sujet ainsi que le caractère assez rudimentaire de celles disponibles. Enfin le faire qui accompagne l'être est le mortier qui maintient les fragments du personnage. Le second corpus quant à lui souligne par la négation énonciative le refus de céder à l'obscurantisme des fanatiques, la singularité du personnage rebelle, le positionnement idéologique en faveur de la raison dans le conflit entre la foi et la raison et la célèbre altercation philosophique ayant eu lieu entre Ibn Rochd et Al Ghazali.

¹ Ernest Renan, *op.cit.*, p.53

Conclusion

Notre travail est arrivé à son terme et nous trouvons indispensable de faire une rétrospective générale pour pouvoir dégager l'essentiel de notre étude. Notre intention initiale de découvrir la visée pragmatique des auteurs des deux romans *Le Médecin de Cordoue* et *La Confrérie des Eveillés*, qui ont choisi de nous raconter chacun à sa propre manière un récit de la même époque de l'Histoire, disposent à leur guise de personnages communément célèbres dont Ibn Rochd, celui autour duquel s'est élaboré cette étude comparative.

Après avoir survolé les deux œuvres et leurs créateurs respectifs, nous nous sommes penché sur le personnage Ibn Rochd. D'abord, les fonctions dont il fut investi nous ont permis de conclure que l'auteur du premier corpus a travaillé d'avantage le portrait de son personnage que son homologue du second corpus, que les valeurs transmises au lecteur ne sont que superficiellement similaires, car l'un est dans le moral et l'autre dans le matériel, que l'idéologie soutenue est dans les deux cas la libre pensée occidentale sous la bannière philosophique épicurienne pour le premier et rationaliste pour le deuxième, sans omettre la sublimation de l'école péripatéticienne. Tout cela s'étant fait avec un style d'écriture soignée chez Le Porrier et de manière oscillant entre explicite et implicite chez Attali. Ensuite nous avons procédé avec la caractérisation du personnage et nous avons vu comment les écrivains tentent de motiver un signe aussi arbitraire que le nom, à travers le rapprochement du signifié au signifiant par le premier et écartement de ses derniers par le second. Comment aussi le Porrier s'appuie sur les traits physiques et moraux pour dessiner son personnage alors que Attali trace le sien avec les traits sociaux et économiques. Et enfin comment sont mises en valeur les compétences de Ibn Rochd par les deux avec une inclinaison singulière pour l'art concernant le premier. Ceci sur l'axe de l'être, sur l'axe du faire, alors que le personnage de Le Porrier s'érige en maître et modèle, guide et voix de la sagesse pour le protagoniste narrateur, il intègre la sphère d'action du faux héros puis vers la fin du récit celle de l'auxiliaire pour le personnage de Attali.

Nous nous sommes tournés vers l'analyse du discours pour déceler le dialogisme traversant les extraits choisis des corpus en se limitant aux énoncés au conditionnel et puis à ceux à la forme négative. Nous avons pu dégager le dédoublement énonciatif qui véhiculait dans ses replis la visée des écrivains. Le Porrier est d'avantage dans l'esthétique et s'évertue à mettre l'être au diapason du faire de son personnage ainsi que son caractère

fuyant et ses postions polémiques qui transparaissent dans l'écriture. Attali quant à lui est plus dans la rhétorique, il argumente au fil du texte sa vision progressiste et élitiste qu'il conçoit dans le personnage hybride d'origines et de convictions.

Au bout de notre réflexion nous avons constaté qu'il reste de multiples champs d'exploitation aussi bien dans les corpus abordés, tel que l'analyse du discours dont nous avons entamé qu'une infime partie, que dans la littérature où Ibn Rochd est omniprésent, Gilbert Sinoué par exemple publia en 2017 *Averroès ou le secrétaire du diable*. La littérature générale et comparée est un immense océan qui n'attend qu'à être exploré.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

ATTALI, Jacques, *La confrérie des éveillés*, Fayard, Paris, 2004.

LE PORRIER, Herbert, *Le Médecin de Cordoue*, Edition du Seuil, Paris, 1974.

Ouvrages

ACHOUR, Christiane, et REZZOUG, Simonne, *Convergences critiques : Introduction à la lecture du littéraire*, Alger, Office des Publications Universitaires, 2005.

CICHOCKA Marta, *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique*, L'Harmattan, Paris, 2007.

GENGEMBRE, Gérard, *Les grands courants de la critique littéraire*, Seuil, Paris, 1996.

Hadiths Qudsis.

La bible, Les évangiles.

MIRAUX, Jean-Philippe, *Le personnage de roman*, Paris, Nathan, 1997.

PINEDA, Daniel, *Le livre des secrets*, Champs-sur-Marne, Original Books, 2011.

RENAN, Ernest, *Averroès et l'averroïsme*, Calmann-Lévy, Paris, 1861.

SINOUE, Gilbert, *Averroès ou le secrétaire du diable*, Paris, Fayard, 2017.

Revue et articles

ANGENOT, Marc, « Interventions critiques, volume I : analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social », in *Discours social, Nouvelle série*, Volume VIII, Montréal, 2002.

BRES, Jacques, « 8. Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », in *Modèles linguistiques*, N°40, 1999 [En ligne]. URL : <http://ml.revues.org/1411>

GARRIC, Nathalie, « Une définition scientifique de la modalité », in *La modalisation dans les controverses*, e-cours, 2015 [En ligne]. URL : <http://e-cours.univ-lr.fr/UNT/modalisation/res/GAR07.pdf>

GUENTCHEVA, Zlatka, « Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français », in *Langue française*, n°102, 1994 [En ligne]. URL: http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1994_num_102_1_5711

Dictionnaires et encyclopédies

CHARAUDEAU, Patrick, et MAINGUENAU, Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Edition du Seuil, 2002.

CHEBEL, Malek, *Dictionnaire amoureux de l'islam*, Paris, Plon, 2004.

MORFAUX, Louis-Marie, et LEFRANC, Jean, *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 2005.

Sites internet

<https://www.egaliteetreconciliation.fr/Interview-de-Jacques-Attali-sans-solde-664.html>

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hell%C3%A9niste/39408>

TABLE DES MATIERES

Introduction	01
Chapitre I : Présentation et analyse des deux romans	04
I.1. Présentation des deux romans	05
I.1.1. Résumé des romans	05
I.1.2. Biobibliographie des auteurs	06
I.1.2.1. Herbert Le Porrier	06
I.1.2.2. Jacques Attali	06
I.2. Analyse des deux romans	07
I.2.1. Genre romanesque et structure des récits	07
I.2.2. Les personnages	07
I.2.2.1. Dans la réalité	08
I.2.2.2. Dans les fictions.....	10
I.2.3. L'espace et le temps	12
I.2.4. La focalisation.	12
I.2.5. Les thèmes abordés.	13
Chapitre II : Le personnage Ibn Rochd entre l'être et le faire, analyse textuelle..	16
II.1. Etude du personnage Ibn Rochd.	17
II.1.1. Fonctions du personnage.	17
II.1.1.1. Fonction de représentation (ou fonction mimétique)	18
II.1.1.2 Fonction informative.	20
II.1.1.3. Fonction symbolique.	24
II.1.1.4. Fonction de régulation du sens.	32

II.1.1.5. Fonction pragmatique.	33
II.1.1.6. Fonction esthétique.	34
II.2. Caractérisations du personnage.	36
II.2.1 Le nom.	36
II.2.2. L'âge et le passé.	38
II.2.3. Traits physiques et Traits moraux.	39
II.2.4. Compétence linguistique et culturelle du personnage.	40
II.3. Déplacer l'approche traditionnelle de l'être au faire.	41
Chapitre III : Dialogisme qui traverse les discours autour du personnage Ibn	
Rochd.	43
III.1. Notions utiles.	44
III.1.1. Discours	44
III.1.2. L'analyse du discours comme point de vu spécifique sur le discours.	46
III.1.3. Dialogisme/dialogue.	46
III.2. Analyse de discours autour du personnage Ibn Rochd et dialogisme.	47
III.2.1. Le conditionnel (Mode conditionnel)	48
III.2.2. La négation.	53
Conclusion	57
Références bibliographiques	59
Table des matières.	61

Résumé

Ibn Rochd, monument historique de la civilisation musulmane médiévale et source d'inspiration littéraire, est l'objet de notre étude en tant que personnage romanesque. Bien qu'il occupe une place secondaire dans les deux romans *Le Médecin de Cordoue* d'Herbert Le Porrier et *La Confrérie des Eveillés* de Jacques Attali, des discours autour de lui foisonnent. Ces romans dont le dénominateur commun est une figure controversée s'adonnent au comparatisme.

Dans le cadre de ce mémoire nous nous proposons d'étudier les fonctions du personnage, sa caractérisation ainsi que le dédoublement énonciatif qui l'entoure. Tout l'intérêt se porte vers ce que l'auteur nous dit sur ce personnage et tente de nous dire à travers ce personnage.

Mots-clés : Ibn Rochd – personnage – discours – dialogisme

Abstract

Ibn Rochd, a historical monument of the medieval Muslim civilization and a source of inspiration in literature, is the subject of our study as a fictional character. Although he is not the main character in the two novels Herbert Le Porrier's *Le Médecin de Cordoue* and Jacques Attali's *La Confrérie des Eveillés*, he's the center of a lot of speeches.

In this research we tried to study functions of the character, his characteristics and the enunciatively split of the speeches. Aiming to discover what the author wants say about this character, through this one.

Keywords: Ibn Rochd – character – speeches – dialogism

ملخص:

ابن رشد، هو من أعلام الحضارة الإسلامية للقرون الوسطى و منبع إلهام للأدب يمثل محور هاته المذكرة. رغم أنه يشغل دور ثانوي في الروايات الخاضعة لدراستنا، تدور حوله خطابات عديدة. هذه الروايات و التي تشترك في الشخصية المثيرة للجدل تستوجب المقارنة.

في إطار هذا البحث تطرقنا لدراسة وظائف الشخصية، خصائصها و ازدواج القول حولها، ذلك قصد اكتشاف ما أراد الكاتب القول عن هذه الشخصية و من خلال هذه الأخيرة.

الكلمات الجوهرية: ابن رشد – شخصية – خطابات – حوارية